

LE SILENCE



CONCEPTION ET MISE EN SCENE

Lorraine de Sagazan

TEXTE

Guillaume Poix

JOURNALISTES AYANT ASSISTÉ AU SPECTACLE

Presse écrite

Joëlle Gayot - *Le Monde*
Fabienne Pascaud - *Télérama*
Claire Chazal - *Le Parisien Week-end*
Patrick Sourd - *Les Inrocks*
JP Thibaudat - *Mediapart*
Armelle Héliot - *La Tribune*
Raphaël Morata - *Point de Vue*
Karim Houadeg - *Revue Europe*
Philippe Noisette - *Les Inrocks*
Philippe Chevilley - *Les Echos*
JP Han - *Frictions Théâtre*
Sylvie Kerviel - *Le Monde*
Olivia Elkaim - *La Vie*
Nedjma Von Egmond - *ELLE*
Philippe Leclercq - *L'école des Lettres*
Kilian Orain - *Télérama*
Chatelet Caroline - *Transfuge*
Anne Diatkine - *Libération*
Olivier Barrot - *Bord de rang*
Michel Schaer - *Die Stimme der Kritik für Bümpliz und die Welt*
Laura Cappelle - *NYT*
Philippe Lançon - *Libération*
Zineb Soulaïmani - *Le Quotidien de l'Art*
Emmanuelle Bouchez - *Télérama*
Venczel Katalin - *Presse Hongroise*
Brigitte Salino - *Le Monde*
Joseph Ghosn - *Madame Figaro*
Laetitia Cenac - *Madame Figaro*
Laurence Péan - *La Croix*
Fabienne Arvers - *Les Inrockuptibles*
Laurent Goumarre - *Libération*
Guillaume Fraissard - *Le Monde*

Isabelle Barberis - *Marianne*
Philomène Piegay - *Marie-Claire*

Presse audiovisuelle

Cyril Auffret - *TF1*
Mathilde Khlat - *France Inter*
Charlotte Bibring - *FIP*
Claire Saumande - *Radio Campus Paris*
Eva Bester - *France Inter*
Estelle Gapp - *France Inter*
Thierry Fiorile - *France Info*
Pierre Lesquelen - *France Inter*
Dufour Marie - *Vivre Paris*
Laure Adler - *Radio France*
Pascal Paradou - *RFI*
Perrine Malinge - *France Inter*
Catherine Bouddebah - *TF1*
Claire Plantinet - *France 2*
Judith Sibony - *France Inter*

Presse web

Vincent Bouquet - *Sceneweb*
Micheline Rousselet - *Premiers rangs*
Emmanuelle Saulnier - *Revue d'art en scène*
Hélène Kuttner - *Artistik Rezo*
Nicolas Thevenot - *Fauteuil pour l'orchestre*
Amaury Jacquet - *Publikart*
Marie-Pierre Paillot - *Spectacle Sélection*
Olivier Frégaville - *L'œil d'Olivier*
Emma Poésy - *Maze*
Véronique Hotte - *Hottello*
Chantal Boiron - *Ubu scène d'Europe*
Maïa Bouteillet - *Paris Mômes*

Critiques



De gauche à droite, Noam Morgensztern, Marina Hands et Stéphane Varupenne, le 23 janvier, lors d'une répétition, au Vieux-Colombier, à Paris.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Lorraine de Sagazan fait silence

A la Comédie-Française, la metteuse en scène signe une pièce sans paroles, d'après Antonioni

THÉÂTRE

Une salve d'applaudissements et puis une vague de silence. A l'issue de la création signée par Lorraine de Sagazan au Théâtre du Vieux-Colombier, à Paris, les spectateurs sont restés immobiles. Siderés par ce qu'ils venaient de vivre, beaucoup ont pris de longues minutes avant de

se lever et de quitter les lieux. Cet accueil saisissant était à la mesure d'une représentation qui, parce qu'elle se tient dans un mutisme presque total, fait rupture dans l'histoire de la Comédie-Française.

Il est inédit, il est même disruptif, ce spectacle d'une intensité rare qui en appelle à l'esprit du cinéaste Michelangelo Antonioni (1912-2007). *L'Avventura* (1960), *La*

Nuit (1961), *L'Eclipse* (1962), *Le Désert rouge* (1964), *Blow-up* (1966) : mentionnés par la metteuse en scène rencontrée en répétition, les films du réalisateur italien ne sont pourtant pas adaptés au théâtre, où on ne reconnaîtra pas les déambulations de Jeanne Moreau, ni celles de Marcello Mastroianni ou de Monica Vitti. En revanche, leurs intériorités tourmentées que révèle si bien la caméra d'Antonioni irriguent la toile sensible du projet de Lorraine de Sagazan.

Une épaisse moquette dorée ouate les pas des comédiens. Le plateau, en bifrontal, scinde l'assemblée en deux. Coupe franche sur un appartement bourgeois, bohème, et en désordre : siège confident, piles de 33-tours, bibliothèque, buffet, table en faux marbre, restes de nourriture, pense-bête collé sur une glace, bouteille de whisky. Dans un coin, des cartons emballés. Au-dessus du mobilier, un écran vidéo. Tranquille mais vif, sa truffe furetant dans ce décor feutré et cosy, un chien se balade où bon lui semble, sans se préoccuper du public.

«Bavardage des bruits»

La lumière éclaire cinq protagonistes : un couple de parents (Marina Hands et Noam Morgensztern), la sœur du mari (Julie Sicard), un ami écrivain (Stéphane Varupenne). A la marge de ce quatuor, l'acteur Baptiste Chabauty, les bras ballants, observe. Quoi donc ? Les spectateurs, qui, pour leur part, scrutent un drame dont ils pistent les mobiles, l'œil à l'affût d'indices distillés au compte-gouttes durant l'heure vingt que dure la représentation. Photos sous cadre, yaourt, petit-suisse, livres (*La Révolution copernicienne*, *La Fabrique des rêves...*), vidéos furtives de Jérémie Bernaert ou musiques anxieuses de Lucas Lelièvre : tout ce qui est en place fait sens.

«Nous donnons de l'importance à l'insignifiant. Le spectateur est dans la position d'un enquêteur dont le parcours est jalonné par des moments-clés», expliquait la metteuse en scène. Au public d'agencer, à sa guise et selon son tempo

«Le spectateur est dans la position d'un enquêteur dont le parcours est jalonné par des moments-clés»

LORRAINE DE SAGAZAN

interne, les pièces d'un puzzle dont le dessin se précise peu à peu.

Voici deux ans que Lorraine de Sagazan a imaginé ce projet ; un an que l'auteur Guillaume Poix écrit des monologues pour nourrir des acteurs qui apprennent leurs textes, mais n'en disent rien sur le plateau ; plusieurs semaines que ces acteurs répètent. Lorsqu'on les retrouve, début janvier, dans une salle en sous-sol à la Comédie-Française, c'est le moment des débriefings, des ajustements et des rappels à l'ordre.

Crayons en main, visages concentrés, les interprètes écoutent les consignes : «*La pensée a une durée, elle ne se cantonne pas au geste, elle continue en vous*», recommande Guillaume Poix. «*Faites attention au trop-plein de déplacements et au bavardage des bruits*», renchérit Lorraine de Sagazan. Collée au va-et-vient de ses acteurs, elle suit leurs déplacements, rectifie un mouvement, tire sur une manche, suggère : «*Les personnages n'ont pas besoin de se parler pour ressentir ce qu'ils ressentent, inutile de montrer ou prouver quoi que ce soit.*»

Pour son entrée dans le giron de la Comédie-Française, la metteuse en scène fait sécession de la tradition. Exit l'excellence de la diction. Dans ce haut lieu de la profération, elle opte pour le silence des sociétaires. «*Il se peut que le spectacle soit clivant*», sourit-elle. Son geste est radical mais il ne surprend pas : qu'elle s'attaque à Lars Noren (*Démons*) ou à Tchekhov (*L'Absence de père*), Lorraine de Sagazan n'hésite pas à prendre le théâtre à rebours pour lui faire rendre gorge. On se souvient en-

core de la torsion qu'elle exerçait, en 2016, sur la pièce d'Ibsen *Une maison de poupée*. L'héroïne, Nora, troquait son statut de femme au foyer pour celui de cheffe d'entreprise, tandis que son époux gardait les enfants au lieu de se rendre au bureau.

Née en 1986, assistante, à ses débuts, de Romeo Castellucci et de Thomas Ostermeier, ancienne pensionnaire de la Villa Médicis, Lorraine de Sagazan revisite les codes du classicisme. Elle provoque et contourne l'orthodoxie des formes. Pas pour choquer, ou affirmer une quelconque modernité, mais pour extirper le public de ses zones de confort.

Sa démarche fait merveille au Vieux-Colombier où, à la perplexité initiale, succède un mélange d'émotions brutes et d'attention attisée par la suspense. Le silence sidéral de la scène accouche d'autant de fictions qu'il y a de spectateurs assis. Les uns se cramponnent aux allées et venues erratiques de Marina Hands. Les autres s'arriment à la mine défaite de Julie Sicard, aux traits las et durs de Noam Morgensztern, au regard innocent de Baptiste Chabauty ou aux larmes embarrassées de Stéphane Varupenne.

«*Pourquoi avoir fait de la parole le seul accès à la vérité ? Le silence est toujours vécu comme une panne ou une anomalie alors qu'en fait il permet l'entrée dans l'épaisseur des états intérieurs*», s'interroge Lorraine de Sagazan, qui cite Antonioni («*Les acteurs se reposent quand ils parlent*»), invoque les influences d'Andrei Tarkovski ou Ingmar Bergman et rappelle une phrase de Maurice Pialat, lequel préférait, dit-elle, «*la chronologie des affects à celle des événements*».

Impossible, également, de ne pas songer au metteur en scène Claude Régy, dont la mort, en 2019, a stoppé net sa quête d'un au-delà du langage. Lorraine de Sagazan, qui aime l'éclat, la couleur et la vélocité, n'est, de ce point de vue, pas son héritière. Il n'empêche : elle aussi conteste, mais à sa manière, l'aplomb d'une théâtralité égarée dans de stériles vociférations.

«*Nous n'arrêtons pas de vivre parce que nous nous taisons*», rappelle Julie Sicard, assise dans le foyer du Vieux-Colombier, quelques heures avant un filage de la pièce. Que reste-t-il à l'acteur lorsqu'il est amputé du verbe ? Vers quel type de langage l'accule le mutisme ? Par quoi compenser la perte de l'oralité ? Ces risques pris sont des audaces qui forcent le comédien à puiser en lui-même d'autres façons de se faire comprendre. L'entreprise n'est pas seulement esthétique. Elle revient en boomerang poser problème aux contemporains que nous sommes : savons-nous bien entendre ce qui se trame, à bas bruit, loin du vacarme qui nous domine ?

Une expérience forte

Silence, donc, dans les rangs : les comédiens ne se fourvoient pas dans la pantomime. Ils ne cèdent pas au «*vertige du rien*» dont se défie Lorraine de Sagazan. Ils ne sont ni trop expressifs ni fébriles. Ils accordent leur présence aux secrets qui les hantent. Denses, agressifs, désinvoltes, affectueux, méfiants, indifférents, la gamme est vaste des sensations qui les traversent. Les seules informations audibles proviennent d'un message téléphonique d'une mère à son fils – «*Je suis là, je peux aider, rappelle-moi*» – et d'une émission de radio dissertant sur la biodiversité, la «*pollution globale, chimique, sonore, lumineuse et plastique*», et l'accent mis sur le «*négligeable*» qui doit induire «*un changement de point de vue*». Un indice de plus ?

Ce qu'on vit au Théâtre du Vieux-Colombier est une expérience forte, aux résonances multiples qui cascaden dans nos têtes jusqu'à y susciter des flux d'hypothèses. Surgissent, au gré des images, les possibilités suivantes : une maladie, une liaison adultère, une ivresse dévastatrice, un accident, un deuil, un amour qui repart (ou pas) de zéro, un homme à bout de souffle, une femme qui souffre le martyr. Les acteurs incarnent des histoires, la vidéo en raconte d'autres. La musique déroule sa propre narration. Une chose est sûre : un couple est là, ensemble, mais séparé. Entre les deux parents : l'absence d'un enfant.

«*Innommable*» : qui ne peut être nommé, précise le dictionnaire. *Le Silence* prend la définition au pied de la lettre. L'indicible est sa matière première. Les paroles tues, parce que imprononçables, sculptent les corps et les présences. «*Sans répliques à préférer, nous sommes privés de nos béquilles*», témoignait, quelques jours avant la première, Noam Morgensztern. *Les monologues écrits par Guillaume Poix nous permettent de nous parler à nous-même. Mais ce retrait de la parole met tout le monde en état d'alerte.*»

Construire le lien sans recourir au mot : c'est dans cette instabilité qu'est la puissance d'un spectacle qui instaure, avec son public, un régime neuf de relations. Du chien aux comédiens, des livres entrouverts aux bières consommées, tout exige et mérite une vigilance extrême qui ne cesse de gagner du terrain jusqu'à se fracasser sur deux chocs. Sur scène, le cri inhumain de l'inouïe Marina Hands. Et, à l'écran, le labeur de vers de terre, leur tâche immonde mais nécessaire à nos survies. Il y a beaucoup à entendre dans ces développements de lignes silencieuses. ■

JOËLLE GAYOT

Le Silence, d'après l'œuvre d'Antonioni. Écriture : Guillaume Poix. Mise en scène : Lorraine de Sagazan. Avec Baptiste Chabauty, Marina Hands, Noam Morgensztern, Julie Sicard et Stéphane Varupenne. Théâtre du Vieux-Colombier, Paris 6^e. Jusqu'au 10 mars.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TTTT

Le Silence

Drame

**Guillaume Poix
et Lorraine
de Sagazan,
d'après l'œuvre
d'Antonioni**

| 1h20 | Mise en
scène Lorraine
de Sagazan.
Jusqu'au 10 mars,
Théâtre du
Vieux-Colombier,
Paris 6^e,
tél.: 01 44 58 15 15.

Marina Hands,
fascinante, usant
de son corps telle
une Furie antique.



Quoi qu'en disent dans le programme Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan, complices depuis *L'Absence de père* d'après *Platonov*, de Tchekhov (2019), nul besoin de se référer à Michelangelo Antonioni (1912-2007) pour se laisser happer, hypnotiser par leur « anti-pièce ». Nul besoin d'évoquer les couples au bord de la rupture, éperdus de solitude, de vide et de désamour de la fameuse tétralogie du cinéaste italien – *L'Avventura* (1960), *La Nuit* (1961), *L'Éclipse* (1962), *Le Désert rouge* (1964) – pour être saisis par leur radicale aventure artistique. Soutenue par d'hallucinants comédiens du Français à la présence chargée d'invisible. Il fallait oser. Enserrés par deux gradins de spectateurs, Marina Hands (l'épouse), Noam Morgensztern (le mari), Julie Sicard (l'amie), Stéphane Varupenne (l'ami), Baptiste Chabauty (le fantôme) ne parlent pas, ou presque pas, une heure vingt-cinq durant. Au-dessus d'eux, un écran d'images vidéo noir et blanc pourrait expliquer leur mutisme. Un manège d'enfant vide, un visage qui disparaît dans le sable, une plage désolée... Sur scène, un appartement qu'on ne range plus avec table, frigidaire, canapé, cartons, coins et recoins avec Post-it. Y erre l'épouse, vêtue d'un méchant jogging. Y entre sans mot, sans geste tendre l'époux, malgré les ap-proches de sa femme. Il porte dans son cabas des oranges, et ces petits-suisses pour enfants qu'il commence à manger rêveusement. Alors qu'aucune phrase n'est proférée et qu'un acteur au physique adolescent (Baptiste Chabauty) observe successivement la salle

et la scène, le public commence à chercher le fil, le pourquoi et le comment avec plus d'attention sans doute que si les acteurs faisaient dialoguer de fictifs personnages. Le public peu à peu nourrit de son imaginaire le silence collectif. Comme les monologues intérieurs écrits par Guillaume Poix nourrissent le jeu des acteurs qui les incarnent intérieurement, sans parler devant nous. Antonioni, paraît-il, dirigeait de même les comédiens de ses films.

Quoi de plus violent, de plus intime qu'un silence partagé, qui oblige à l'immersion en soi, à l'absence de masques et de mensonges ? Mais au théâtre d'ordinaire on « communique ». Cet insolent spectacle-là en signe-t-il la mort ? Au contraire. Rompue à la philosophie, au jeu d'acteur, tête chercheuse de la scène depuis ses débuts, Lorraine de Sagazan, 37 ans, pousse les comédiens à l'art théâtral suprême : dépasser les illusions du langage pour accéder à une vérité plus profonde que toute parole. Et elle nous prouve combien l'absence de mots n'est pas le vide, en travaillant comme dans *La Vie invisible* (2020) et *Un sacre* (2021) sur l'im-perceptible. Sur ce qui se tisse entre les gestes, les phrases empêchées, les pensées tuées. Elle crée des vibrations entre les comédiens et l'espace, les objets autour, les ustensiles, ce chien noir qui court et les bruits qui murmurent. Jusqu'à l'érotisme, presque. Lorraine de Sagazan ravive surtout le sens de l'écoute, cette vertu essentielle du théâtre, côté scène comme côté salle, et si peu partagée aujourd'hui. Ici les acteurs écoutent au plus profond leurs détresses, leurs désirs ; ici le public, devenu créateur d'un récit qu'on ne fait que lui suggérer, devient attentif jusqu'au fond des orbites. Et chacun s'invente sa tragédie – la mort d'un enfant, la sidération des parents ? – dans cette expérience hors normes portée par des acteurs que le mutisme pousse à des mises à nu plus intenses encore. Au milieu d'eux, Marina Hands use de son corps comme d'un fardeau et d'une délivrance, capable de danser telle une Furie antique ou de rester prostrée, au bord de la dislocation. In-saisissable, scandaleuse et si proche. Anéantissant le silence et le temps, devenu suspendu ●

Lorraine de Sagazan rend hommage à Antonioni pour sa première création à la Comédie-Française

par Patrick Sourd
Publié le 7 février 2024 à 11h11
Mis à jour le 7 février 2024 à 14h39



© Jean-Louis Fernandez



Pour sa première création sur la scène de la Comédie-Française, Lorraine de Sagazan fait des étincelles en franchissant l'interdit de préférer les corps aux mots.

Avec *Le Silence*, la metteuse en scène Lorraine de Sagazan se propose de rendre hommage à l'œuvre de Michelangelo Antonioni en se référant à ses chefs-d'œuvre. Du *Cri* (1957) à *L'Avventura* (1960) en passant par *La Nuit* (1961) et *L'Éclipse* (1962), la filmographie du réalisateur italien devient source d'inspiration et, dans cette Mecque du texte qu'est la Maison Molière, un prétexte pour reconsidérer notre rapport au silence si cher au cinéaste.

“C’est en prenant un risque que je voulais venir à la Comédie-Française, précise Lorraine de Sagazan. Pour moi, le théâtre doit dépasser son propre concept et dans cet au-delà, il est nécessaire de traquer les expériences inédites et de s’amuser à l’irrévérence. Chez Antonioni, les moments de repos sont les moments où les interprètes parlent. Ce sont les silences qui travaillent. Et c’est cet effort que j’ai choisi d’explorer en proposant un spectacle où la parole est partout, mais tue.” Associée à l’auteur Guillaume Poix, Lorraine de Sagazan se lance dans une recherche qui va au-delà des films, pour se plonger dans les écrits du réalisateur. Guillaume Poix confie : *“Nous avons découvert un synopsis jamais tourné intitulé Le Silence et dans lequel Antonioni détaille, en quelques lignes, l’idée d’un film qui raconterait l’histoire ‘de deux époux qui n’ont plus rien à se dire’. Le silence entre ces deux êtres constituant la matière même de la fiction.”*



Patrick Sourd

Arts & Scènes

"Showgirl", "Bérénice", "Working with Children"... Les spectacles à voir cette semaine

Les plus lus



Abonné Livres

1. Attention, révélation : "Espèces dangereuses", le premier roman coup de poing de Sergueï Shikalov

Cinéma

2. Affaire Gérard Depardieu : une nouvelle plainte pour agression sexuelle

Improvisations

Cette découverte confirmant la justesse de l'intuition du départ, il restait à l'auteur et à la metteuse en scène de nourrir avec des mots une situation originale qui met en jeu cinq interprètes pour créer un background mental à leur parole silencieuse. Le spectacle se construit alors à partir des improvisations de la petite troupe à laquelle se joint le chien Miki, une bande des cinq à l'exceptionnel talent réunissant Julie Sicard, Stéphane Varupenne, Marina Hands, Noam Morgensztern et Baptiste Chabauty.

Puisqu'il s'agit de faire place à des sentiments propres à l'intime secrètement vécus par chacun-e des interprètes, la scénographie d'Anouk Maugein opte pour le dispositif de deux gradins se faisant face. Tout en multipliant les vues sur le décor, c'est aussi une façon de partager avec le public le sentiment d'être là par effraction au plus près du salon d'un appartement en désordre où l'action se déroule.

En apnée

Comme spectateur·ice, l'expérience a des allures de parcours en apnée qui nous force à développer des scénarios hypothétiques qui vont se confirmer où s'effondrer au cours du spectacle. Une chose est sûre, on associe vite cette absence d'oralité à l'avènement d'une catastrophe émotionnelle qui touche au plus profond les protagonistes. Reste à s'accrocher au fil ténu de nos propres bouleversements face au jeu d'actrices et d'acteurs qui disent tant, en ne lâchant rien. Au final chacun-e aura sa propre idée des événements dont il ou elle a été le témoin. Longtemps après notre sortie du théâtre, on demeure hanté par ces présences hypnotiques. La réussite du spectacle s'articule avec brio à travers ce passage de relais qui nous incombe.

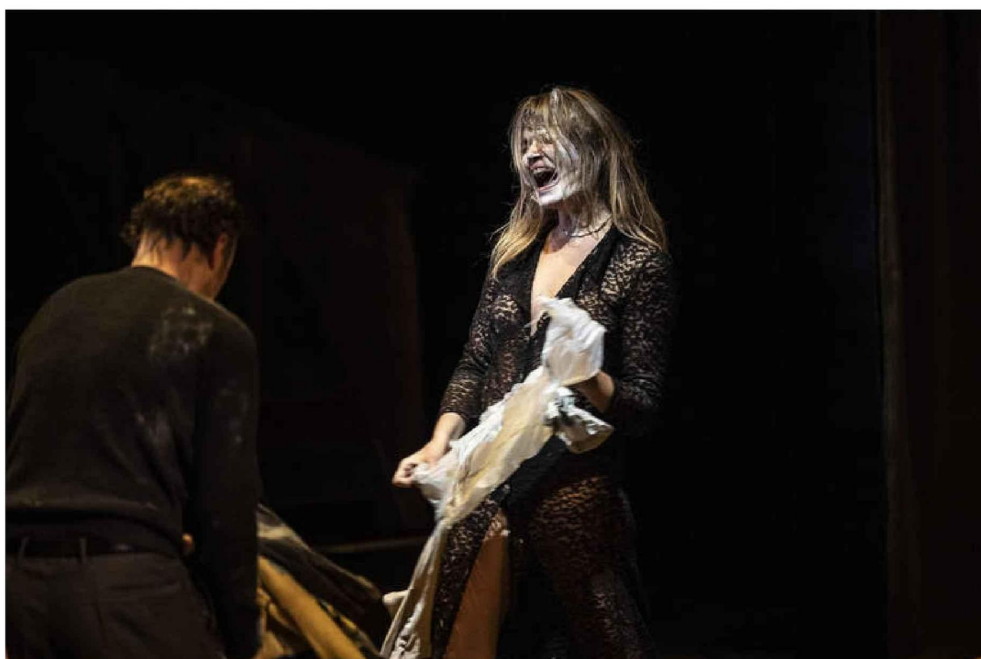
Avec cette pièce qui assume de confier au public une forme de director's cut, Lorraine de Sagazan réussit son captivant pari de faire de nous des complices et des partenaires aussi actif·ves que profondément reconnaissant·es.

Le Silence, texte de Guillaume Poix, mise en scène Lorraine de Sagazan. Avec Julie Sicard, Stéphane Varupenne, Marina Hands, Noam Morgensztern, Baptiste Chabauty. Jusqu'au 10 mars, Théâtre du Vieux-Colombier, Paris.

Au théâtre du Vieux-Colombier, «le Silence» est d'or

Comédie-Française

Lorraine de Sagazan, dont c'est la première mise en scène à la Comédie-Française, et Guillaume Poix instaurent un face-à-face avec le public dans une fascinante pièce coupée en deux, remplie d'énigmatiques déflagrations et d'images suspendues.



Marina Hands semble hébétée dans son salon-salle à manger pas rangé. (Jean-Louis Fernandez)

Est-ce qu'ils se taisent ? Est-ce qu'ils n'ont plus rien à se dire ? Ou peut-être que tout a déjà été dit ? Que plus rien ne peut se dire ? Autant de questions qui se posent face à ce qui ressemble encore à un couple. Elle, Marina Hands, semble hébétée dans son salon-salle à manger pas rangé, un cadavre

de déjeuner sur la table pas débarrassée. Elle jette une balle devant son chien, sans mot dire, comme par réflexe : on trouve une balle, il y a un chien, on lance la balle. Lui, Noam Morgensztern, rentre des courses, parcourt la pièce comme une traversée en solitaire, droit devant toute, opaque. Ils sont deux sur le même plateau, mais ne le partagent pas, enfermés chacun en eux-mêmes. De notre côté, on tente de les réconcilier, au moins du regard. Impossible : quand on en regarde un, on perd l'autre de vue. La communication est rompue à tous les niveaux dans cette pièce littéralement coupée en deux par le dispositif bi frontal qui fait que personne n'est à la bonne place. Personne ne peut tout voir quand bien même on se tient au plus près des personnages.

Visage enfoui dans le sable

Un silence bourré à craquer : ils sont quatre maintenant, deux amis sont arrivés, qui tentent d'infiltrer le silence, mais pour ne rien dire. Julie Sicard peine à finir ses phrases, Stéphane Varupenne écourte une conversation au téléphone, «*ce n'est pas le moment*». Encore faut-il s'entendre sur ce silence rempli d'énigmatiques déflagrations, d'objets sonorisés, de peluche d'enfant – ou de chien ? – qui couine, un silence bourré à craquer, jusqu'à l'explosion de Marina Hands, impressionnante, hors d'elle-même, un silence qui épuise les mots quand ils arrivent. Et que pourraient-ils bien se raconter dans cet appartement plombé, surmonté d'un écran qui diffuse des images suspendues comme autant de sous-textes en noir et blanc – Marina à cheval, Noam immobile de dos dans les rayons d'un supermarché, un visage enfoui dans le sable, un manège d'enfants qui tourne à vide, gros plan sur un jeu d'échecs, focus sur un livre, *la Révolution copernicienne* édition les Belles Lettres.

Hantés par le texte

Bien vu, car c'est une fascinante révolution que mène Lorraine de Sagazan dans sa première mise en scène à la Comédie-Française. Alors qu'au théâtre, en principe, on voit ce qui se passe, ici on regarde ce qui a bien pu se passer, de quel drame ce silence étouffe le nom. Un enfant a-t-il disparu ? Chacun travaille sa propre histoire comme les comédiens ont dû le faire, hantés par le texte que leur a écrit Guillaume Poix, tous les quatre porteurs d'un récit qu'ils taisent, mais que la mise en scène donne à voir. La douleur ça doit être ça, regarder des gens en souffrance des mots pour le dire. A cet instant, il faut mentionner une cinquième présence, celle de Baptiste Chabauty, qui tourne intense et silencieux tout autour du plateau dans un jeu de face-à-face au public. Ce jeune pensionnaire vient d'intégrer la Comédie-Française, comme on entre dans les ordres : pour sa première pièce, il a fait vœu de «silence».



IDÉES

art&culture

Le son du « Silence » au Vieux-Colombier

Philippe Chevilley

La douleur envahit le plateau. Elle saisit le spectateur dès les premières secondes du « Silence » alors que la femme (Marina Hands), visage fermé, lance distraitemment une balle à son petit chien. Puis la douleur se dédouble, entre par une autre porte : le mari (Noam Morgensztern) pénètre dans le salon bourgeois, un sac de courses à la main, l'air accablé. Les époux ont du mal à croiser leur regard. Ils semblent très loin l'un de l'autre. Au bord du vide.

Ce vide, ce « Silence », les spectateurs du Vieux-Colombier, répartis des deux côtés de la scène, vont le contempler pendant plus d'une heure. Ils entendront des sons, des déflagrations, de la musique techno en sourdine, un cours d'Italien enregistré sur cassette, un message téléphonique, mais devront se contenter de seulement trois ou quatre brèves répliques. Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan nous invitent à un spectacle muet, plein de bruit et de fureur intérieurs.

Leur spectacle rend hommage à Michelangelo Antonioni. Plutôt que d'adapter un de ses films, les auteurs ont préféré s'inspirer de l'ensemble de son œuvre, de son esthétique radicale, de son exploration intime de l'incommunicabilité des êtres. Son titre, « Le Silence », se réfère à l'esquisse d'un scénario jamais tourné mettant en scène « deux époux qui n'ont plus rien à se dire ». Autour du couple, ils ont inventé une sœur (Julie Sicard), un ami amant (Stéphane Varupenne) et un spectre (Baptiste Chabauty) qui hante le plateau pendant toute la représentation.

Fulgurances

Peu à peu s'impose l'hypothèse d'un deuil qui va devenir explicite dans les dernières minutes du spectacle. Un deuil qui rend tout espoir de réconciliation impossible. Sur un écran suspendu défilent des images en noir et blanc, belles et mortifères, reflétant le mal-être du couple. La mise en scène au cordeau de Lorraine de Sagazan est émaillée de fulgurances : un disque qui tourne à vide, une danse ivre de Marina Hands, des gerbes de mimosas qui transforment la table du séjour en tombeau.

Comment font nos cinq comédiens français pour exprimer tant de non-dits à l'aide d'un simple geste ou d'une expression fugace ? Imprégnés de leurs personnages minutieusement écrits, ils déploient toutes les facettes d'une humanité à cran et semblent se consumer sous les yeux d'un public sidéré. Au lourd silence des acteurs répond celui des spectateurs, parties prenantes de ce huis clos mutique dont chaque instant recèle une énigme. Il faudra plusieurs salves d'applaudissements pour mettre fin au sortilège, briser le son du silence et sonner le retour au fracas du monde extérieur. ■

THÉÂTRE

Le Silence

de Guillaume Poix
et Lorraine de Sagazan,
d'après l'œuvre d'Antonioni.
Comédie-Française
(Vieux-Colombier),
jusqu'au 10 mars.



**Au premier plan, à droite, Marina Hands et Noam Morgensztern ;
au fond, Baptiste Chabauty et Julie Sicard. Photo Jean-Louis Fernandez**



CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Marina Hands dans
« Le Silence »
au Vieux-Colombier.

Quand le silence est d'or

Au Vieux-Colombier, Marina Hands incarne, sans un mot, une femme déchirée de douleur dans une pièce inspirée par Michelangelo Antonioni.

ARMELLE HÉLIOT

★★★★

Dans la proximité de cet espace bi-frontal, avec deux volées de gradins se faisant face, on se sent presque indiscret. Les comédiens sont là, tellement proches que l'on devine la moindre de leurs palpitations. On craint de les gêner. On y croit, malgré l'écran suspendu au milieu de l'espace de jeu. Une moquette d'un gris vert triste monte à l'assaut des murs et coule jusqu'aux premiers rangs des spectateurs, étouffant les sons. Un grand canapé en S, une table, des lampes, un miroir, des objets, des caisses de carton que l'on vient de remplir et que l'on va faire disparaître au loin. Rien qu'à la manière dont Marina Hands se déplace, avec ses pieds nus qui se prennent dans son pantalon souple, trop long, on devine qu'elle n'est pas dans son état normal. On fait irruption dans la tragédie. Un grand malheur est advenu. Noam Morgensztern, lui non plus, ne va pas bien. Ici, les « personnages » ne portent pas d'autre prénom que le leur: Marina, Noam, Julie comme Julie Sicard, Stéphane comme Stéphane Varupenne. De grands sociétaires de la Comédie Française, au talent sûr. Il y a aussi Baptiste Chabauty, l'un des derniers engagés de la Troupe. Et puis n'oublions pas Miki. Un petit chien noir, vif et craquant, dont Marina, comprend-on, est le grand amour!

Le Silence est signé de Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan. Étrange objet qui serait inspiré de l'œuvre du cinéaste italien Michelangelo Antonioni (1912-2007). Sans parole, mais avec du son, de la musique et des images projetées continuellement. C'est à une expérience rare qu'est invité le public devant le parcours précis et muet des interprètes. « C'est éreintant, nous sortons exténués », confie

Marina Hands. Une heure vingt d'un spectacle muet. « *Bonsoir* », dit Stéphane en pénétrant dans le salon. « *Je reviens* », dit Julie disparaissant un moment en coulisses. C'est tout. Les corps parlent. Mouvements, postures, ruptures, gestes, pleurs, cris déchirants, craquement nerveux, regards. Et les aboiements d'un Miki très anxieux, à la fin, consolant sa belle maîtresse. On est interloqué, au tout début, mais on se fait d'autant plus attentif au déroulement de l'action.

Pour Marina Hands, qui a retrouvé il y a quatre ans la Maison de Molière, où elle avait fait un tour de 2006 à 2007, ce travail « est exaltant, mais très difficile ». Lorraine de Sagazan, plutôt metteuse en scène, et Guillaume Poix, plutôt écrivain, s'étaient affirmés

“
Pour chaque
personnage, Guillaume
Poix a écrit des textes
d'après nos récits

Marina Hands

ensemble en 2019 avec *L'Absence de père*, adaptation de Platonov de Tchekhov. « Ils ont une méthode de travail très particulière, raconte la comédienne. Lorraine pratique ce qu'elle nomme des "interviews". Elle nous interroge, s'appuie sur ce que l'on peut livrer de nos imaginaires. Pour *Le Silence*, nous n'étions pas toujours ensemble sur le plateau, mais souvent seule à seul(e). Pour chaque personnage, Guillaume Poix a écrit des textes d'après nos récits. Il va à l'intérieur des cerveaux. Ces fragments de pensées intérieures se mêlent aux nôtres. Si, au début du travail, nous passons par des improvisations, rien de tel au moment de la représentation, tout est

très précis. » Peu à peu, on comprend. Jamais formulée dans les mots, il y a la mort par noyade d'une enfant. Marina serait la mère. Noam le père, Julie sa sœur, Stéphane l'ami. Et Baptiste, qui ne participe pas à l'action mais regarde le public. « Il observe, il est un témoin, il est le garant de l'importance des spectateurs », souligne Marina Hands. La vidéo joue un grand rôle et certaines images sont comme des cauchemars suspendus. Ainsi elle, Marina. Sur une jetée battue par la mer. Debout. Une longue corde au cou, accrochée à une énorme pierre. Sa silhouette impassible fait penser à celle de Monica Vitti. On s'interroge. « Je connaissais les films de la grande époque d'Antonioni, évoque Marina Hands. L'Avventura, La Notte, L'Eclipse. Je ne les ai pas revus systématiquement. Mais on pense à son univers, on s'en inspire. Et ce qui est étrange, c'est que, en travaillant sur la biographie du cinéaste, Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix ont découvert un projet qui se serait intitulé *Le Silence*, mais n'a jamais été tourné. »

C'est avec un grand bonheur que Marina Hands a retrouvé la Comédie Française et son grand ami Clément Hervieu-Léger. « J'y suis tous les jours, je vais voir jouer mes camarades, je me balade dans les couloirs. » Au printemps sera repris le spectacle musical et chanté qu'elle a écrit et mis en scène avec Serge Bagdassarian. Mais quelle Comédie! Et puis, surtout, elle signera en juin la mise en scène de *Six Personnages en quête d'auteur*, de Luigi Pirandello, en juin au Vieux-Colombier. « J'ai demandé une traduction nouvelle à Fabrice Melquiot. J'ai réuni la distribution dont je rêvais. » Citons-les: Thierry Hancisse, Coralie Zahonero, Clotilde de Bayser, Adeline d'Hermey, Guillaume Gallienne, Claire de La Rue du Can, Nicolas Chupin, Adrien Simon. « Au travail! » Elle n'oublie pas son cheval, Copi, ses deux chats qui s'entendent très bien avec Miki, et la campagne verdoyante où elle se ressource. ■



Le Silence, au Vieux-Colombier jusqu'au 10 mars, mardi à 19 heures, sauf le 27 février (à 20h30), du mercredi au samedi à 20h30, dimanche à 15 heures. Durée: 1h20. Tél.: 01 44 58 15 15. comedie-francaise.fr

Marina Hands, mère courage dans *Le Silence*

Par **Nathalie Simon**

Publié le 18/02/2024 à 10:00

 Copier le lien



Écouter cet article

00:00/03:15



Marina Hands. Jean-Louis Fernandez

CRITIQUE - La comédienne bouleverse le public du théâtre du Vieux-Colombier avec *Le Silence*, la pièce singulière de Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan. On sort du théâtre troublé et bouleversé.

On n'a jamais vu un spectacle aussi singulier que celui-ci. Un ouvrier demande aux spectateurs des premiers rangs de cacher leurs sacs sous le siège et de ne pas caresser le chien (Miki). Inspirée de l'œuvre et des écrits de Michelangelo Antonioni, la pièce de Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan, (la cousine de la chanteuse [Zaho de Sagazan](#)) ne commence pas comme les autres.

La lettre d'info Culture et Loisirs - Newsletter

Du lundi au vendredi

Recevez chaque jour l'actualité culturelle : cinéma, musique, littérature, expositions, théâtre...

Adresse e-mail

S'INSCRIRE

La salle du Vieux-Colombier sert d'écrin à un confortable salon salle à manger installé au milieu d'un dispositif bifrontal. Le plateau recouvert d'une épaisse moquette verte est surmonté d'un écran géant qui projette des images de mer agitée, de terres qui s'effondrent et d'immenses étendues désertiques. *Le Silence* est une pièce qui sort de l'ordinaire, quasiment sans paroles et montée comme un long plan-séquence.

On a d'abord la vague impression d'assister à une scène de ménage. Ni la femme (Marina Hands prodigieuse), ni l'homme (parfait Noam Morgensztern) ne parlent. Pieds nus, elle fait mécaniquement rebondir une balle de tennis, essaie, sans insister, d'attirer l'attention du chien, avale des verres d'alcool fort comme David Hemmings dans *Blow-Up* d'Antonioni (1966).



Julie Sicard et Noam Morgensztern. Jean-Louis Fernandez

Son mari range les commissions qu'il vient d'acheter, s'assied et regarde fixement devant lui. Abattu, prostré. Les larmes coulent sur leur visage, sans bruits. La sœur de l'homme (Julie Sicard) déplace des cartons de vêtements et de jouets. Des détonations brisent le silence, font sursauter les personnages et la salle. On ose à peine respirer.

La mère de l'homme (Nicole Garcia) laisse un message sur la boîte vocale. Elle peut aider, qu'ils n'hésitent pas à la solliciter. Un proche (Stéphane Varupenne) sonne à la porte, murmure un simple «bonjour» avant de retirer sa veste, serre l'homme dans ses bras sans prononcer d'autre mot, puis aspire une bouffée de cigarette électronique.

«J'aimerais que les spectateurs ne soient pas attentifs mais disponibles», a déclaré Antonioni. Comme le personnage de Baptiste Chabauty qui fixe le public des deux côtés, ces derniers sont les témoins impuissants d'une douleur qui pousse le couple aux frontières de la folie. On comprend que nous sommes face à un couple en deuil.

Elle gémit, se mord les lèvres, plante ses dents dans une balle de tennis. On se souvient de la scène de la partie de tennis imaginaire et mimée de *Blow-up*. Hagard, la tête dans les mains, son conjoint retient ses cris. Des éclats de vie surgissent trop rarement. À travers le chien qui suit sa maîtresse. Celle-ci va se changer. Son compagnon l'invite à se rapprocher de lui. Ils s'enlacent, mais la souffrance revient, insoutenable. Lourd de non-dits, le silence qu'instaurent Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan tue à petit feu. On sort du théâtre troublé et bouleversé.

NOTE : Jusqu'au 10 mars, théâtre du Vieux-Colombier Paris 6e. Loc. : 01 44 58 15 15



CULTURE

6

THÉÂTRE

SILENCE D'OR

PAR ANNA NOBILI

Intérieur bourgeois. Un chien noir et blanc furète, câline sa maîtresse (c'est Miki, le chien de Marina Hands, personnage à part entière). Mystérieuse pietà, elle est tour à tour abattue, inquiète, rageuse. Et silencieuse quand son époux (Noam Morgensztern) rentre, las, sac de courses à la main. Feront ensuite irruption une sœur, un ami. Tous resteront quasi mutiques. Quelque chose cloche, quelqu'un manque, un vide qui emplit l'espace. Ce qui se joue en chacun d'eux nous apparaît en noir et blanc sur un écran : vagues menaçantes, poste de maître-nageur, botte d'enfant, manège vide. Chaque spectateur reconstruit le puzzle d'une absence criante, sillon déjà creusé par Lorraine de Saga-



STÉPHANE VARUPENNE, MARINA HANDS
ET NOAM MORGENSZTERN.

zan dans ses précédents spectacles. Inspiré d'Antonioni, cet opus radical est d'une beauté saisissante. Le sens ne naît pas des rares mots échangés, mais des silences assourdissants. On devine, on ressent la douleur, le chagrin, la solitude déchirante, dans l'interprétation puissante des cinq comédiens. Quelle audace, quel génie de se risquer à une telle expérience à la Comédie-Française, temple de la parole. Quand le noir se fait, on est sans voix.

« LE SILENCE », jusqu'au 10 mars, Théâtre du Vieux-Colombier, Paris-6°.

Au Vieux-Colombier, le théâtre silencieux de Lorraine de Sagazan

Critique

Dans un huis clos oppressant, cinq comédiens ensorcellent la salle sans prononcer un mot. Un pari fou tenu avec maestria par Lorraine de Sagazan. Jusqu'au 10 mars, au Théâtre du Vieux-Colombier à Paris.



Au Théâtre du Vieux-Colombier, « Le Silence » oppressant de Lorraine de Sagazan est joué sans un mot par cinq comédiens. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

La scène de théâtre n'a-t-elle pas été souvent un laboratoire où toutes les expérimentations, toutes les hardiesses, tous les risques pouvaient s'éprouver ? Pour sa première mise en scène à la Comédie-Française, Lorraine de Sagazan fait sienne cette audace en imaginant un spectacle sans paroles porté par cinq interprètes d'une rare intensité qui raconteront, une heure vingt durant, une histoire muette, leur visage, leur corps, leur regard pour seul viatique.

Pour concevoir ce singulier projet, la metteuse en scène et son complice le romancier et dramaturge Guillaume Poix se sont inspirés de la démarche esthétique de Michelangelo Antonioni à travers cinq de ses films : *L'Avventura* (1960), *La Nuit* (1961), *L'Éclipse* (1962), *Le Désert rouge* (1964) et *Blow-Up* (1967). Le cinéaste italien y explorait notamment la déréliction des couples, leur solitude extrême, le silence qui s'impose à eux quand les mots se dérobent...

Chacun devra élaborer son propre scénario

C'est à cette mélancolie de l'indicible que le spectateur est confronté dans un silence épais, troué de bruits du quotidien une porte qui claque, un papier qui se froisse, une voix à la radio... , au plus près des personnages. Installé de part et d'autre du plateau, il est invité dans un salon bourgeois recouvert d'une épaisse moquette, agrémenté d'un canapé, d'une table en marbre et d'une multitude d'objets posés dans un grand désordre : livres entassés, bouteilles entamées, vêtements éparpillés, cartons empilés... Au milieu de ce bric-à-brac entrent une femme, puis un homme, qu'on pressent d'emblée étrangers l'un à l'autre. Ils se regardent en biais, se frôlent à peine...

De quel drame muet sont-ils les héros désarmés ? Chacun devra élaborer son propre scénario, les sens en alerte, attentif au moindre geste, scrutant la moindre émotion sur les visages, la moindre inclination des corps, s'accrochant aux indices distillés avec parcimonie : une carafe d'eau brusquement renversée, deux bouquets de mimosas épandus sur la table formant comme un linceul, des bottes d'enfant rouges, un message téléphonique laissé par une mère à son fils... Tout juste peut-on supposer que ce couple, incarné par les formidables Marina Hands et Noam Morgensztern, semble au bord d'un abîme.

Un lieu de tensions extrêmes

Lui, économe en gestes, reclus dans ses pensées, tente de capter le regard de sa femme ou de s'y dérober. Elle, fébrile, le visage tourmenté, arpente le salon, boit au goulot, jette des coups d'oeil affolés, les mains intranquilles. Puis deux autres personnages les rejoignent, Julie Sicard, la soeur du mari, et Stéphane Varupenne, l'ami-amant, qui semblent tous deux mal à l'aise en ce lieu de tensions extrêmes.

Au bord de l'arène, un jeune homme, incarné par le hiératique Baptiste Chabauty, ne quittera pas des yeux le public. Même quand Marina Hands court de part et d'autre de la scène, lancée dans une danse d'une violence macabre, le corps secoué de spasmes, déversant de sa gorge un long cri sauvage, il restera impassible. Tout comme le petit chien noir qui furète de-ci de-là...

Par la puissance de jeu des comédiens, la vibration qui se dégage de leur présence magnétique, le silence, d'abord inconfortable, devient peu à peu familier. On l'apprivoise, il finit par nous raconter une histoire martelée de funestes douleurs et nous fait vivre une expérience unique dans une communion de silence avec les comédiens.

Jusqu'au 10 mars. Rens. : comedie-francaise.fr

Le Silence au théâtre du Vieux-Colombier, Stephan Eicher à L'Olympia, Mohammed Bourouissa au Palais de Tokyo... Nos 5 incontournables culturels

Par Lætitia Cénac
Publié hier à 11:53

[Copier le lien](#)



Écouter cet article

00:00/04:44

«Le Silence», une pièce-manifeste au Vieux-Colombier



Le silence Jean-Louis Fernandez/SP

Le «Vieux-co» créé par Jacques Copeau il y a plus d'un siècle (qui fait partie depuis sa réouverture, en 1993, des salles de la Comédie-Française), surprend par sa radicalité. Le voici de nouveau théâtre d'art et d'essai avec *Le Silence*, pièce de Guillaume Poix et de Lorraine de Sagazan, qui s'inspire des films d'Antonioni. Cette création gomme le texte et efface ce qui fait théâtre. Elle est le fantôme d'une pièce avec cinq personnages mutiques (ou presque) et un chien. Le langage est ailleurs. Il s'agit de gestes, des improvisations passées, de l'inconscient des acteurs. Des images en noir et blanc sont projetées simultanément. Chaque spectateur comble le récit entre disparition, solitude et impermanence de la perception. Un tour de force!

Le Silence, jusqu'au 10 mars 2024, comediefrancaise.fr

Théâtre : les meilleurs spectacles à Paris en février 2024

“Le Grand Jour”, “Par les villages”, “Le Silence”... Découvrez les meilleures pièces qui jouent ce mois-ci à Paris, et ce que “Télérama” en a pensé.



Dans « Le Silence », mis en scène par Lorraine de Sagazan, Marina Hands illumine la scène. À voir à la Comédie-Française – Théâtre du Vieux-Colombier, Jean-Louis Fernandez / Photo Jean-Louis Fernandez

Le Silence

Nul besoin de se référer à Michelangelo Antonioni (1912-2007) pour se laisser happer par cette « *anti-pièce* » bouleversante, qui se recommande pourtant de ses films. Enserrés par deux gradins de spectateurs, d'hallucinants comédiens du Français ne parlent pas du tout, une heure vingt durant. Dans un appartement en vrac erre une épouse dévastée. Entre sans un geste l'époux. Alors qu'aucune phrase n'est proférée, le public cherche le fil avec plus d'attention que si les acteurs faisaient dialoguer de fictifs personnages. Quoi de plus dérangeant qu'un silence partagé ? Tête chercheuse de la scène, Lorraine de Sagazan, 37 ans, explore ici l'art théâtral suprême : dépasser les illusions du langage pour accéder à une vérité plus profonde que toute parole. Elle travaille sur l'indicible. Et chacun s'invente son théâtre dans cette expérience exceptionnelle qu'illumine Marina Hands. — **F.P.**

TTT De Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix, d'après Michelangelo Antonioni, mise en scène de Lorraine de Sagazan. Durée : 1h20. Jusqu'au 10 mars, 20h30 (du jeu. au sam., mar.), 15h (dim.), Comédie-Française – Théâtre du

Ce n'est pas l'IA qui va remplacer les acteurs, ce sont les chiens

BILLET

Elisabeth Philippe

JE M'ABONNE POUR 1€/SEMAINE

Comme Messi dans « Anatomie d'une chute », Miki, le chien de Marina Hands, livre une performance inoubliable dans « le Silence », la pièce à voir en ce moment. A quand un Molière et un César de la meilleure performance canine ?

Publié le 23 février 2024 à 19h30

🕒 Temps de lecture 2 min

« Le Silence », c'est la pièce qui fait du bruit en ce moment – et qui, accessoirement, permet aux critiques de multiplier les jeux de mots. On se presse devant le Vieux-Colombier pour y assister. Mardi 20 février, Jack Lang, tout de noir et de violet vêtu, faisait partie des « happy few » venus voir cette représentation si courue. D'autres, moins chanceux ou moins introduits, stationnaient devant le théâtre avec un carton « Cherche place SVP ». Pourquoi un tel engouement ? Parce que ce « Silence », signé Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan, est une prouesse : pendant l'heure et demie que dure la pièce, les acteurs ne prononcent quasiment pas une phrase. Drame sans paroles, donc, mais pas sans effet.

Grâce aux images projetées sur un écran (la mer, une piscine vide, des bottes d'enfant), mais surtout par la magie du jeu muet des acteurs, on comprend peu à peu qu'une tragédie intime rend toute parole impossible, inepte. Impudique, même. L'émotion passe par les visages et les corps des comédiens, tous impressionnants d'intensité contenue, de cris étouffés. Ils sont cinq sur scène : Marina Hands (époustouflante) et Noam Morgensztern forment le couple dévasté par le deuil. Autour d'eux, Julie Sicard, Stéphane Varupenne et Baptiste Chabauty composent un chœur amuï.

En réalité, ils sont six. Puisqu'à la troupe de la Comédie-française s'adjoint un sociétaire un peu particulier, mais pas moins talentueux : Miki. Miki est un chien. En l'occurrence celui de Marina Hands. Petit, noir et vif (de race non identifiée par nos services), il occupe l'espace avec aisance, attire les regards sans avoir à faire le cabot. Les acteurs doivent adapter leur jeu à ses déplacements aléatoires. En retour, l'animal semble parfaitement régler son attitude en fonction des variations du récit : Marina Hands pleure ? Il saute sur ses genoux comme pour la consoler. Stéphane Varupenne sème le trouble ? Miki aboie.

C'est simple, il ne lui manque que la parole. Comme aux personnages de la pièce. Ce silence partagé entre humains et non-humain provoque une étrange commotion. Il fait ressortir la dimension viscérale, « bestiale », du chagrin. La danse cathartique finale, quasi-tripale, exécutée par Marina Hands, le visage peint en blanc, dit aussi cet au-delà du langage, cet incommunicable qui exige des spectateurs une écoute inédite. La course de Miki, ses jappements, sa présence aimante et muette, disent, eux, la vie qui continue, malgré tout. Et cette coexistence, sur scène, du deuil et de la vie, bouleverse profondément et fait résonner en chacun les non-dits qui sommeillent.

Devant ce spectacle silencieux, des voix nous traversent. Celle d'Anne Dufourmantelle, par exemple. La philosophe, autrice d'un « Eloge du risque », est morte à l'été 2017 en voulant sauver un enfant de la noyade. La [pensée de Vinciane Despret](#), dont les travaux portent à la fois sur le deuil (« Au bonheur des morts ») et sur les animaux (« Habiter en oiseau », « Autobiographie d'un poulpe »), trouve aussi un écho dans la pièce. Comme les textes de la philosophe belge, la présence de Miki sur scène nous invite à repenser notre rapport aux animaux. Ils ne sont pas seulement des figurants dans nos existences, mais des acteurs à part entière.

LIRE AUSSI

 **Justine Triet, le cinéma d'après**

Et ce n'est pas la performance bluffante de Messi, alias « Snoop », dans « [Anatomie d'une chute](#) », qui contredira ce postulat. Le border collie, récipiendaire de la Palme Dog, est le seul personnage à connaître la vérité sur la chute du mari de l'héroïne dans le film multiprimé de Justine Triet. Il livre en outre une interprétation saisissante, mimant une mort mille fois plus convaincante que celle de Marion Cotillard dans « Batman. The Dark Knight Rises ». Au point que sa maîtresse dit craindre aujourd'hui qu'on ne lui propose plus que des « *rôles où on lui demande de mourir* ». En tout cas, le talent incontestable de Miki et de Messie nous pousse à poser cette question cruciale : à quand un Molière ou un César de la meilleure performance canine ?



Par Elisabeth Philippe

Entretiens / Portraits

Lorraine de Sagazan : « Le silence n'est pas un vide, c'est un creuset pour traverser l'absence »

Cinq comédiens sur scène. Et le silence. Quand les mots ne peuvent plus dire la peine ou l'absence, la metteuse en scène Lorraine de Sagazan propose une démarche originale de théâtre sans parole. À découvrir à partir du 31 janvier 2024 à la Comédie-Française, théâtre du Vieux-Colombier, à Paris.

Interview Olivia Elkaim

Publié le 05/01/2024 à 16h18, mis à jour le 05/01/2024 à 16h18 • 🕒 Lecture 5 min.

Je m'abonne à partir de 1€ | sans engagement



Lorraine de Sagazan (au fond) lors de répétition du spectacle « le Silence », avec les comédiens du Français Stéphane Varupenne et Marina Hands. • JEAN-LOUIS FERNANDEZ, COLL. COMÉDIE-FRANÇAISE

Lorraine de Sagazan était pensionnaire à la villa Médicis, à Rome, quand s'est imposée à elle l'idée du silence. C'est la matrice de sa nouvelle pièce de théâtre, inspirée des films de Michelangelo Antonioni (1912-2007), maître italien du monologue intérieur, de

l'expressivité du malaise existentiel. Dans ce spectacle audacieux, les spectateurs feront face à cinq comédiens qui se taisent.

L'argument ? Un couple traverse une douleur innommable qui les oblige à faire silence : la perte de leur unique enfant. Mais pour cette brillante metteuse en scène, c'est aussi une pièce sur la disparition de l'être humain et l'apocalypse. Rencontre.

Vous dites que votre spectacle porte sur l'apocalypse...

Il porte, en partie, sur la fin de l'anthropocène. L'être humain a pris trop de place, et cela se traduit, entre autres conséquences, par un flux d'information et de paroles, par le bruit. Dans mon spectacle, le silence n'est pas une contrainte ni même un vide : il est un creuset pour traverser l'absence. C'est un spectacle sur l'expressivité du silence.

De quelle manière les films d'Antonioni vous ont-ils inspirée ?

Il y a deux ans, je venais de voir *Blow-Up* (1966), et je me suis dit : c'est impossible à monter pour le théâtre. J'y ai repensé toute la nuit : c'est un film sur la vérité, l'illusion, la perception, des thèmes autour desquels je grave depuis quelques années. J'ai donc proposé à Éric Ruf (*administrateur général de la Comédie-Française, ndlr*) de travailler sur Antonioni.

A lire aussi : Olivier Py : “La liturgie du théâtre n'a aucune différence avec celle de la messe”

Mais comment ne pas trahir le cinéaste ? Avec Guillaume Poix, l'écrivain avec lequel j'écris mes spectacles, nous nous sommes dit que nous allions imaginer une partition en s'inspirant des thèmes d'Antonioni : la disparition, la dérégulation du couple, le temps qui passe. Il propose un cinéma de comportement et d'intériorité. J'ai découvert que, pour lui, les acteurs se reposent quand ils parlent.

Chez lui, les silences sont extrêmement importants ; c'est très rare au cinéma. J'ai eu envie de pousser cette radicalité : pouvait-on concevoir un spectacle dans le silence ? Pouvait-on faire confiance au silence à tel point que seul le silence règne ?

Pourquoi aborder un sujet aussi douloureux que le deuil d'un enfant ?

La douleur, la disparition, la rupture et la perte sont des sujets qui font théâtre. On est dans le tragique, dans l'atemporel de questions métaphysiques. Le vide et l'invisible traversent mes spectacles.

C'est plutôt gonflé, pour un premier spectacle à la Comédie-Française, de le proposer en silence !

Il y a peut-être quelque chose de l'irrévérence, en effet... J'avais envie d'être dans un geste radical, de prendre un risque, d'être dans une véritable recherche avec les comédiens du Français. Moi, je suis souvent plus à l'aise dans le silence que dans les mots. La plupart du temps, cela me manque. Dans le silence, les spectateurs vont être créateurs eux aussi, ils vont faire leur propre montage, en sondant les visages.

A lire aussi : Quand la Comédie-Française découvre le théâtre contemporain

Ce qui était anecdotique va prendre de l'importance. On va partager une expérience. La qualité d'écoute des spectateurs et la qualité de présence des acteurs grâce au silence sont assez inédites. Par ailleurs, pourquoi cette hégémonie de la parole ? Dans ce monde de bruit, de lumières, d'infos, de publicités, on oublie que tout ne passe pas par la parole, que des choses essentielles se comprennent sans.

Les acteurs ne parleront pas, mais y aura-t-il du bruit sur scène ?

Il y aura le bruit de la vie. Par ailleurs, un chien sera sur le plateau, car c'est un être vivant pour lequel le silence n'est pas une question, et qui crée tout de même des interactions avec lui. Il y aura du son, mais pas tout le temps.

Le corps des comédiens a-t-il une place particulière dans cette expérience ?

Le spectateur va y prêter plus d'attention, car il n'y a pas d'autres moyens d'essayer de comprendre ce qui traverse les personnages. Leurs souvenirs, leur passé, leurs pensées sont écrites, tout comme leurs monologues intérieurs. Ce n'est pas la même chose de poser une assiette sur une table quand on est amoureux, quand on a perdu sa mère ou quand on est malade... Ce sera non une pièce qui montre et dit, mais une pièce que l'on ressent. Je m'inscris contre le tout informatif.

Quand ils jouent, les comédiens se récitent un texte intérieurement...

Il y a 200 pages de texte qu'ils lisent régulièrement. On improvise aussi pendant les répétitions, et cette matière est réinjectée dans le texte. Il s'agit de monologues intérieurs comme les travaillait Antonioni, qui s'inspirait de Sergueï Eisenstein, lui-même s'inspirant de James Joyce. Comment remplit-on de paysages intérieurs la moindre action d'un acteur ? Comment un détail, comme celui des mimosas sur scène par exemple, déclenche-t-il des pages de textes ? C'est proustien. On offre aux acteurs une matière qui les habite et habite chacun de leurs gestes. Mais ils n'ont pas besoin d'apprendre un texte par cœur.

Peut-on inventer ses propres règles au théâtre, si codifié ?

Pourquoi le théâtre devrait-il être du texte, une structure narrative avec des événements, des rebondissements, un dénouement ? Il n'y a

pas que ça. On peut aussi sortir de certaines logiques narratives et expérimenter autre chose. Il est indispensable de continuer à être créatif, à désobéir, à élargir sa pratique. J'ai eu la chance d'être pensionnaire à la villa Medici pendant un an (2022-2023) et de côtoyer d'autres artistes, cela a hybridé ma manière de faire du théâtre.

Diriez-vous que vous mettez en scène pour tenter de cerner l'âme des êtres ?

Je ne sais définir « l'âme ». En revanche, l'indicible et l'invisible m'intéressent. Les mots affaiblissent la douleur de ce couple sur scène. Il y a une vérité dans le silence qui est plus profonde que n'importe quelle expression de la parole. Je considère que l'absence (de quelqu'un, de mots) n'est pas le vide. Je travaille sur les interstices et les interactions, ce qui se situe « entre ».

Pendant les confinements, dans des théâtres fermés, j'ai organisé 400 rencontres à partir desquelles allaient naître les sujets de mes prochains spectacles. Le principe de la rencontre, c'est aller vers quelqu'un qui vient vers soi. La rencontre n'est ni totalement soi ni totalement l'autre, c'est un espace à investir entre les deux. C'est ce qu'il se passe aussi dans une œuvre qui n'est ni tout à fait l'artiste et son œuvre ni les spectateurs, mais l'espace entre les deux. Je ne cherche pas une dimension univoque aux œuvres.

A lire aussi : En interprétant la « Bible des écrivains », Noam Morgensztern veut faire vivre une « expérience organique »

Je m'ennuie au théâtre quand je comprends tout ce que l'on me raconte immédiatement et qu'il n'y a rien au-delà. Dans les films d'Antonioni, ceux de la première partie de sa carrière, il y a toujours un moment où je me demande si je m'ennuie. Il ne se passe pas grand-chose *a priori*, il nous montre des paysages. Mais, en réalité, ça se dépose en couches, ça continue d'agir, ça s'étale dans le temps.

Avez-vous rencontré des réticences chez les comédiens ?

À vrai dire, j'avais un peu peur mais non. Cette expérience atypique les a séduits. J'avais besoin de comédiens de cette envergure, très forts, pour incarner le silence. Des expériences collectives en silence, il en existe peu. Les répétitions nous mettent dans un état très bizarre. Partager un silence est intime, il faut donner accès à autre chose, à des émotions particulières, à une fragilité, une proximité. On va chercher loin à l'intérieur de nous.

À voir

Le Silence, de Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan, du 31 janvier au 10 mars 2024, à [la Comédie-Française](#), théâtre du Vieux-Colombier, à Paris (VIe).

Je soutiens La Vie

La Vie propose une partie de son contenu gratuitement, mais l'information de qualité a un coût. Votre soutien est précieux pour nous aider à préserver notre exigence journalistique et l'indépendance de notre rédaction.

Vous souhaitez soutenir la rédaction ?

Je m'abonne à 1€ le premier mois

Théâtre

Spectacle

Cinéma

Culture

Interview Oliyia Elkaim
Actualités



Propos recueillis / Lorraine de Sagazan

Le Silence

THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER / TEXTE DE GUILLAUME POIX ET LORRAINE DE SAGAZAN
D'APRÈS L'ŒUVRE D'ANTONIONI / MISE EN SCÈNE LORRAINE DE SAGAZAN

Pour sa première mise en scène au Français, Lorraine de Sagazan traque, avec Guillaume Poix, les secrets du silence en un rituel d'amour et de mort inspiré de l'œuvre d'Antonioni.

« Antonioni participe de la révolution néo-réaliste, mais, en même temps, il interroge la forme et renouvelle la dramaturgie. Dans ce que Godard nommera « le drame paysager », il crée un cinéma du comportement plutôt que des événements, et, dans une forte dimension plastique, travaille sur le monologue intérieur. J'ai choisi de traquer le mouvement de pensée d'Antonioni, en écrivant à sa manière, en m'inspirant de ses thèmes de prédilection : la disparition, la recherche de la vérité, le manque d'amour, le temps qui passe. J'ai éprouvé la nécessité de faire un théâtre qui laisse le spectateur terminer l'œuvre. « Les spectateurs ne doivent pas être attentifs mais disponibles », dit-il. Je voulais aussi venir à la Comédie-Française avec un geste radical plutôt que patrimonial.

Accès direct à l'intériorité

Avec Romain Cottard et Guillaume Poix, nous avons commencé par écrire une situation, puis, depuis quelques mois, nous retrouvons les comédiens pour des improvisations. Le spectacle naît de ces allers-retours. Je trouve qu'on parle trop au théâtre. Ce qui nous intéresse chez Antonioni, c'est le silence. Mais faire silence n'est pas la même chose que se taire. Guillaume Poix a écrit des monologues



© Benjamin Tholozan

intérieurs : ainsi la parole est partout, mais au plateau, elle sera tue. Cela implique aussi un travail sur la lenteur. L'exercice est difficile car la parole est souvent un masque, un refuge. C'est sur cette mise à nu que je travaille avec ces acteurs immenses. Loin d'un concept froid, ce mutisme s'avère une expérience sensible, organique, d'absolue proximité et d'intimité sidérante. »

Propos recueillis par Catherine Robert

Théâtre du Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier, 75006 Paris. Du 31 janvier au 10 mars 2024. Mardi à 19h ; mercredi au samedi à 20h30 ; dimanche à 15h. Tél. : 01 44 58 15 15.



LE SILENCE

Comédie-Française, Vieux-Colombier - Paris

à partir du
31
Janvier



Lorraine de Sagazan

Les sons du silence

Inspirée par l'œuvre du cinéaste italien Michelangelo Antonioni, la metteuse en scène prépare un spectacle singulier en travaillant sur la lenteur, les émotions, l'intériorité des acteurs, dans une œuvre où le silence prime.

Théâtral magazine : Comment Antonioni a-t-il inspiré ce nouveau spectacle ?

Lorraine de Sagazan : Avec Eric Ruf, nous dialoguons depuis longtemps. Je trouvais *Blow Up*, le film d'Antonioni, impossible à adapter au théâtre mais captivant dans sa façon de questionner le processus de création artistique, la vérité, l'illusion, la perception. J'ai lancé à Eric : "Pourquoi pas *Blow Up* ?" et il a accepté ! Puis j'ai réalisé qu'Antonioni m'accompagnait depuis longtemps et j'ai décidé d'élargir à un travail plus vaste sur son œuvre et sa tétralogie dite de l'incommunicabilité ou de la maladie des sentiments avec les films *L'Avventura*, *La Notte*, *L'Eclipse*, *Le Désert rouge*. Guillaume Poix et moi avons revu ces films et avons mesuré que ce qui s'y joue de plus important se fait dans les silences. Godard évoquait les "dramas paysagers" d'Antonioni. Il s'agit, en réalité, des paysages intérieurs des personnages. C'est passionnant.

D'où le titre de votre spectacle, "Le silence" ?

J'adore le théâtre dans sa multiplicité de formes et de trajec-

toires mais je trouve parfois qu'on y parle trop. Trop d'informations, trop de mots, un peu comme si tout pouvait y être résolu, comme si la parole devenait une béquille, un palliatif à la compréhension de l'œuvre. J'ai un héritage un peu écrasant, comme comédienne et metteuse en scène, de "respect de l'auteur". La compréhension de l'œuvre peut se passer hors des mots, c'est presque un manifeste de travailler là-dessus. J'avais envie de pénétrer l'œuvre dans un rapport sensible, plus que juste intellectuel.

Quel est donc le pont entre Antonioni et votre travail ?

Antonioni s'est beaucoup inspiré de monologues intérieurs amenés au cinéma par Eisenstein, lui-même inspiré par Joyce : toute cette écriture est tue, mais habite les personnages. Si ce qui nous intéresse chez Antonioni ce sont ces silences, radicalisons ce geste-là ! J'ai donc proposé d'écrire un spectacle, mais que les nombreuses paroles écrites soient tues et donc de faire un spectacle en silence ou du moins sans paroles.

Ce silence primera...

Absolument. Mais nous créerons une situation, un travail de jeu important et millimétré, en profondeur, sur les gestes, les mouvements, les déplacements. Il fallait la technique, la dextérité, la rigueur extrême et la disponibilité des émotions de très grands acteurs pour parvenir à cela, se rapprocher de leur colère, de leurs chagrins, leurs joies, leurs désirs, leur rapport au manque d'amour. Le silence nécessitera d'aller fouiller l'intimité de chacun, sans savoir ce qui leur appartient et ce qui est de l'ordre de la fiction. **Arriver dans le temple du théâtre français et se taire, c'est très excitant. Mais pour moi le silence n'est pas le lieu de l'âpreté, de la difficulté, de l'obscurantisme, il est celui de l'expressivité et de la vie !**

Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond

■ *Le silence*, de Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan d'après l'œuvre d'Antonioni, mise en scène Lorraine de Sagazan, avec Marina Hands, Julie Sicard, Noam Morgensztern, Stéphane Varupenne, Baptiste Chabauty. Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier 75006 Paris, 01 44 39 87 00, du 31/01 au 10/03



L'ÉVÉNEMENT

LE CINÉMA, PLANCHE
DE SALUT DU THÉÂTRE

« LES RAISINS
DE LA COLÈRE »,
« LE CERCLE DES
POÈTES DISPARUS »,
« BLOW-UP »,
« L'ARGENT
DE LA VIEILLE »...
EN CETTE RENTRÉE,
LES ADAPTATIONS
DE FILMS SONT TRÈS
PRÉSENTES SUR SCÈNE.
EXPLICATIONS.

NATHALIE SIMON nsimon@lefigaro.fr

« **L**es gens cherchent des sujets d'inspiration, les grands auteurs ne courent pas les rues », observe Francis Lombrail, directeur du Théâtre Hébertot, où se donne pour la huitième année consécutive *Douze hommes en colère*, d'après Sidney Lumet. Il n'est pas le seul à avoir adapté un film pour les planches. Cette rentrée théâtrale en offre une profusion : *Le Cer-*

cle des poètes disparus, d'après le long-métrage de Peter Weir, oscarisé en 1990 ; *Les Raisins de la colère*, interdit de scène ou d'écran jusqu'à ce que très récemment les ayants droit acceptent l'idée d'une adaptation théâtrale ; *Le Silence*, d'après *Blow-Up*, le film d'Antonioni ; *L'Argent de la vieille*, de Luigi Comencini. Par ailleurs, Laetitia Casta et Roschdy Zem sont en tournée avec *Une journée particulière*, d'après Ettore Scola.

« C'est une facilité de choisir ce qui existe déjà », déclare Gerald Sibleyras, qui a toutefois revisité *Le Cercle des poètes dis-*

parus, avec Stéphane Freiss dans le rôle de John Keating, le professeur de littérature anglaise immortalisé par Robin Williams. Ou un moyen de toucher un « public plus large », avance Pauline Susini, qui a choisi, elle, d'adapter *Un tramway nommé désir*, la pièce de Tennessee Williams. « On peut faire venir des gens qui n'ont pas l'habitude d'aller au théâtre et, pour un artiste, c'est intéressant d'aborder une œuvre avec un angle différent, dit-elle. Reprendre, après le Covid, a été un énorme défi pour les salles. »

Mais, selon Francis Lombrail, l'adapta-

tion est une forme de création : « Même si vous jouez le même morceau, l'interprétation change et apporte quelque chose de différent. En voyant un film, je me dis : "Mais voyons, on peut le faire au théâtre !" » Pour Olivier Solivérès, qui a eu l'idée de mettre en scène *Le Cercle des poètes disparus* il y a onze ans, « c'était une évidence » : « Je me suis demandé pourquoi il n'avait pas été adapté plus tôt ». Précisant : « Nous avons fait onze ou douze versions du scénario du Cercle des poètes disparus. » Sans compter que Tom Schulman, scénariste du long-métrage, a écrit lui-même la pièce.

« Faire oublier les images »

« Le plus dur, c'est de trouver une bonne histoire. Une bonne histoire, ça vaut de l'or et il y en a plein au cinéma, affirme Gérard Sibleyras. Hollywood se précipite toujours sur les livres connus. Mais le parti pris de mise en scène doit être défini de façon rigoureuse. » L'auteur a déjà reçu un Molière pour son adaptation des *39 Marches*, d'Alfred Hitchcock et de John Buchan. On lui doit également celles de *Sept ans de réflexion* et de *La Garçonnière*, de Billy Wilder. Il se demande si tout le monde comprendra le message du professeur Keating, « carpe diem ». « Fais en sorte qu'un jour tu fasses ce dont tu as envie, il faut travailler, la liberté se prépare, explique Gérard Sibleyras. Il y a dans le film tout ce qui nous manque aujourd'hui : l'idée de transmission, l'importance de l'Histoire. Regardez ce qu'ont fait les grands poètes, les romanciers, ce sont des totems qu'il faut approcher, conseille Keating. Pour moi, c'est la meilleure performance de Robin Williams de toute sa carrière. Il arrive à ne pas mettre de gravité dans ce rôle. »

Olivier Solivérès a vu le film une première fois en troisième et se l'est repassé une vingtaine de fois. Mise en scène par John Doyle, la pièce a été jouée à Broadway avec Jason Sudeikis dans le rôle de John Keating (2016). « Tout le monde a vu le film, mais moi je fais une pièce de théâtre », insiste le metteur en scène, qui a admiré l'adaptation par Éric Bouvron de *Lawrence d'Arabie*, le film de David Lean. Tom Schulman pourrait venir découvrir la sienne à Paris.

« C'est vrai que ça fait peur. C'est rare qu'il y ait de bonnes adaptations au théâtre, mais il faut se détacher du film, faire

oublier les images, poursuit Olivier Solivérès. Sur une scène, on ne peut pas effectuer de gros plans ou baisser la voix. Il y aura un tableau de 9 mètres de large pour symboliser la salle de classe. De temps en temps, j'essaie de changer l'axe de la salle, comme au cinéma. » Le défi à relever pour le metteur en scène est que tout soit fluide. « Je voulais garder l'époque, les années 1950 aux États-Unis », signale-t-il. Pour se préparer, il est parti en week-end à la campagne avec les huit jeunes garçons et Stéphane Freiss.

Rompant l'exercice, Francis Lombrail adapte « presque naturellement » des œuvres mythiques comme *Garde à vue*, de Claude Miller, d'après le roman de John Wainwright, que le fils de Lino Ventura avait applaudi ; *Sept morts sur ordonnance*, de Jacques Rouffio et Georges Conchon, ou *Misery*, de Rob Reiner, d'après le best-seller de Stephen King, avec Myriam Boyer. « Les grands huis clos peuvent être transposés sur les planches, estime le directeur du Théâtre Hébertot. Shakespeare a souvent été monté au cinéma alors qu'au départ ce n'était que du théâtre. Douze hommes en colère est un chef-d'œuvre d'écriture, conçu d'abord pour la radio. Les situations humaines sont intemporelles et universelles. »

En 2001, personne n'aurait parié sur le succès de *La Boutique au coin de la rue* (*The Shop Around the Corner*), monté par Jean-Jacques Zilbermann, d'après le long-métrage d'Ernst Lubitsch, au Théâtre Montparnasse (cinq Molières). La parfumerie de l'auteur de la pièce, Miklos Laszlo, était devenue une pimpante librairie où évoluaient Samuel Labarthe, Marie Bunel et Wojtek Pszoniak. La pièce est restée à l'affiche pendant deux ans. « Mais, le huis clos, c'est dangereux. Il faut avoir quelque chose à raconter, tous les films ne sont pas adaptables au théâtre », avertit Gérard Sibleyras.

« Proposer son propre objet »

Le credo de Francis Lombrail est de rester « fidèle à la substantifique moelle du sujet, aux rapports avec les personnages, à la structure de l'histoire ». L'auteur et metteur en scène Lorraine de Sagazan a une vision différente. Avec Guillaume Poix, elle s'est attelée à l'adaptation de *Blow-Up*, le thriller de Michelangelo Antonioni, inspiré de la nouvelle *Les Fils de la*

Vierge. La trentenaire occulte l'intrigue du photographe qui se retrouve mêlé à une affaire de meurtre pour puiser dans plusieurs œuvres d'Antonioni. Celle qui a été pensionnaire de la Villa Médicis n'envisage pas du tout de reproduire *Blow-Up*. « Ce n'est pas une adaptation, mais une création inspirée du mouvement cinématographique d'Antonioni, explique-t-elle. Je ne veux pas compléter son cinéma, ni me mesurer à lui, mais m'emparer de son héritage. Je veux bouleverser le spectateur en créant une proximité avec lui dans un dispositif bifrontal. Il n'y a pas besoin de connaître Antonioni pour voir le spectacle. » Donc exit la fameuse partie de tennis mimée.

En revanche, le public sera invité à enquêter sur un couple qui vient de vivre une perte irréparable et va tenter de se reconstruire. « Pour Antonioni, les spectateurs ne doivent pas être attentifs, mais disponibles. Il souhaite qu'ils participent à l'œuvre dans le temps réel. Le réalisateur a bouleversé les règles de narration, nous aussi », insiste Lorraine de Sagazan, qui dirige cinq comédiens du Français. Inspirée en particulier par Bergman (*Persona*) et Andreï Tarkovski, elle utilise pour la première fois, dit-elle, des images cinématographiques, argentiques en noir et blanc. « Chez Antonioni, l'intrigue s'effrite, et les détails, perçus comme des accessoires, sont fondamentaux, analyse-t-elle. L'œuvre cinématographique terminée ne contient qu'un seul point de vue. On a l'impression qu'il n'y a rien de plus à ajouter alors que la pièce appelle un ou plusieurs tiers. Il faut l'incarner. »

Tel est également l'objectif de Pauline Susini, sollicitée par Cristiana Reali pour mettre en scène *Un tramway nommé désir*. L'ancienne assistante de Joël Pommerrat assume son choix : « Je voulais m'éloigner du film d'Elia Kazan, un monstre à monter, et de son imaginaire très marqué et lui donner des résonances d'aujourd'hui. Parler de la violence envers les femmes, des différences sociales qui l'entraînent et de la folie. Le rêve de Blanche s'effondre, mais elle lutte pour s'en sortir. La pièce raconte une magnifique histoire de sororité et montre la beauté des relations entre les femmes. » Pauline Susini a revu le film d'Elia Kazan, mais avec une intention précise : « L'idée est de proposer son propre objet, explique-t-elle. On me demande qui va jouer le rôle de Marlon Brando. Ce n'est pas

Marlon Brando que je cherche, c'est Stanley Kowalski, qu'interprète Lionel Abelanski. J'entremêle les univers réaliste et onirique. Pour moi, c'est une façon de décroquer les mondes, le cinéma et le théâtre, le théâtre privé et le théâtre public. »

L'adaptation des pièces sur grand écran a déjà fait ses preuves. Comme *Ladies Night*, de Stephen Sinclair et Anthony McCarten. Et, dans les prochains mois, Olivier Van Hoofstadt, réalisateur de *Dikkenek*, tournera *Berlin Berlin*, de Patrick Haudecœur et Gérard Sibleyras. Forte de deux Molières, cette comédie loufoque éternelle en 2022 ne cesse de jouer les prolongations au Théâtre Fontaine. ■

Le Cercle des poètes disparus, au Théâtre Antoine (Paris 10^e), à partir du 24 janvier.

Les Raisins de la colère, au Théâtre Michel (Paris 8^e), dès le 1^{er} février.

Le Silence, d'après *Blow-Up*, au Vieux Colombier (Paris 6^e), du 31 janvier au 10 mars.

L'Argent de la vieille, au Théâtre Libre (Paris 10^e), du 1^{er} février au 21 avril.

Un tramway nommé désir, au Théâtre des Bouffes Parisiens (Paris 2^e), du 31 janvier au 31 mars.



Le Silence, d'après le film *Blow-Up*, de Michelangelo Antonioni, au Vieux Colombier.



Un tramway nommé désir, de Tennessee Williams, mis en scène par Pauline Susini, au Théâtre des Bouffes Parisiens.

culture

Julie Sicard (*dans le reflet*) et Marina Hands, sur la scène du théâtre du Vieux-Colombier.

66 LA VIE N° 4092 / 1^{er} FÉVRIER 2024



Le silence pour dire l'intensité de l'existence

La Vie a assisté aux répétitions de la pièce *le Silence*, montée par la Comédie-Française. Un spectacle très attendu, à la proposition radicale, inspiré de l'œuvre du cinéaste Michelangelo Antonioni.

Mi-janvier, à 15 jours de la première : au théâtre du Vieux-Colombier, deuxième salle de la Comédie-Française, lieu des créations contemporaines, le décor est en place. Éclairagistes, costumières, décorateurs, régisseurs s'affairent autour d'un intérieur bourgeois – canapé, échiquier sur la table basse, tourne-disque, livres, vases et miroirs. Et une grande table en marbre, autour de laquelle s'assoient les comédiens, la metteuse en scène Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix, le romancier avec lequel elle a conçu quatre spectacles.

Cet après-midi est consacré à l'acmé de la pièce, un moment d'extrême tension dans un couple endeuillé, confronté à l'innommable. Deux êtres se déchirent lors d'une scène douloureuse où se conjuguent rires et larmes. « *C'est le climax, l'abcès va être crevé, les personnages vont parvenir à un silence d'adhésion, de réconfort* », explique Lorraine de Sagazan aux acteurs. Elle lit ses notes sur l'écran de son smartphone, parle longuement pour détailler les mouvements des personnages sur le plateau, leurs émotions, leur ressenti, car les comédiens évolueront presque exclusivement... en silence. C'est l'originalité et la radicalité de ce spectacle. « *Avec Guillaume Poix, nous "tapissons" les comédiens de mots, de phrases qu'ils n'ont pas à apprendre par cœur, mais qui leur permettent d'accéder à l'intériorité de leur personnage* », explique la metteuse en scène. Bien qu'il n'y ait pas de texte à dire, « *la partition est très précise* », abonde Noam Morgensztern, l'un des comédiens.

Il y aura certes le bruit de la vie, des souffles et des soupirs, des bribes de mots à peine énoncés, vite ravalés, de la musique, mais aucun dialogue comme on l'entend au théâtre. Il ne s'agit pour autant pas de pantomime. Dans cette expérience inédite pour le Français, les personnages sont confrontés à un drame épouvantable, si indicible que seul le silence s'impose. « *Ce qui est fort, c'est qu'il y a une dramaturgie du silence lui-même. Le silence subi à cause du drame devient un choix, un apaisement* », commente Noam Morgensztern. La pièce, de fait, s'intitule simplement *le Silence*, un titre programmatique. Elle s'inspire de l'œuvre de Michelangelo Antonioni (1912-2007), maître italien du monologue intérieur et de l'expressivité du malaise existentiel. « *J'ai découvert que, pour le cinéaste, les acteurs se reposent quand ils parlent*, explique Lorraine de Sagazan. *Chez lui, les silences sont extrêmement importants. C'est très rare au cinéma. J'ai eu envie de pousser cette radicalité : pouvait-on concevoir un spectacle dans le silence ? Pouvait-on faire confiance au silence à tel point que seul le silence règne ?* »

« Il y a une dramaturgie du silence. Le silence subi à cause du drame devient un choix. »

NOAM MORGENSZTERN, COMÉDIEN

« TRAVERSER L'ABSENCE »

Déni, amour, deuil, douleur impartageable sont les grands thèmes qui traversent la pièce, portée par des acteurs exceptionnels, que l'on a pu voir, ces dernières années, dans des pièces du répertoire, salle Richelieu et lors de tournées en France, comme dans des créations contemporaines et au cinéma. La scénographie inclut la diffusion continue d'images en noir et blanc, poétiques, sur un écran. Le dispositif bifrontal (les spectateurs, très proches des comédiens, sont répartis de part →

Critiques web



Nuit Romaine, Preljocaj © Yasuko Kageyama / Teatro dell'Opera di Roma

Théâtre, danse, humour : les spectacles à voir à Paris en 2024

Demandez le programme !



Écrit par [Alix Leridon](#) dimanche 14 janvier 2024



Spectacles vus et adorés, pièces les plus attendues, propositions intrigantes... On a fait notre tri dans l'avalanche de créations et reprises programmées cette année à Paris. Dans chaque salle : un monde nouveau. Ne vous en privez pas.



Photographies de répétition © Jean-Louis Fernandez, Comédie-Française

Le Silence, Lorraine de Sagazan

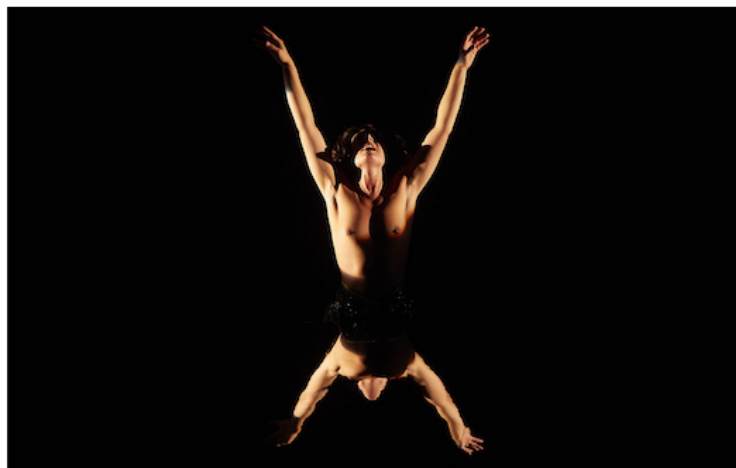
Émanciper le théâtre du dialogue. C'est le pari de la jeune metteuse en scène Lorraine de Sagazan, qui retrouve l'excellent dramaturge Guillaume Poix dans un spectacle qui raconte l'expressivité du silence. Habitée par l'œuvre de Michelangelo Antonioni, la pièce investit le tourment d'un couple après la perte de leur enfant. Sur scène, les acteurs (5 comédiens, dont Marina Hands) ne disent mot mais n'en pensent pas moins : pendant les répétitions, ils ont emmagasiné plus de 200 pages de texte, autant de monologues intérieurs dont chacun de leurs gestes sera nourri. Difficile de ne pas être intrigué par une proposition si radicale.

Du 31 janvier au 10 mars 2024, au théâtre du Vieux-Colombier (Comédie Française). [Réserver ici](#).

Acheter un billet

ABONNEZ VOS AMIS À **TTSO**

Ils ne devraient pas vous en vouloir TIME TO SIGN OFF



En février, on va au théâtre

On va découvrir **LE nouvel auteur de comédie**, doublé d'un talent de comédien hors pair : **Rudy Milstein**. Après son très bon film ***Je ne suis pas un héros*** sorti il y a deux mois, sa pièce de théâtre s'intitule ***C'est pas facile d'être heureux quand on va mal*** (on adore ce titre) et met en scène des **trentenaires parisiens aux prises avec leurs désillusions** – quand ce n'est pas plus grave. Tendre et cruelle à la fois, **l'écriture est géniale** (ah ce qu'on aime les comédies quand elles sont bien écrites !) et les personnages, même les méchants, sont hyper attachants. **Une sensibilité et un humour fous.**

On prend aussi une **leçon de théâtre magistrale** avec ***Le Silence* par les comédiens de la Comédie Française**. Une pièce sans parole inspirée de l'œuvre d'Antonioni, le maître des silences et de l'incommunicabilité au cinéma. **L'absence de dialogues entre les personnages produit l'étrange effet de nous faire quitter notre position de spectateur pour devenir un témoin proche et intime de l'histoire.** Une expérience tragique très forte.

On réserve pour **une merveille**, un peu cabaret, de début de soirée (19h00) : ***Music-Hall Colette*** retrace la vie et la personnalité hors normes de Colette (1873–1954), écrivaine et artiste libre, libérée et sensuelle. La forme épouse le fond dans **ce spectacle inventif, irrévérencieux et foisonnant, qui donne le frisson à la fois érotique et intello** (so TTSO !).

Une fois par mois, notre copine Valérie Rousselot, la co-fondatrice de TheatreOnline.com, nous fait ses recommandations théâtrales

Un étourdissant « Silence »

Dans « Le silence », Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix, avec la troupe du Français, s'approchent, sans faire de bruit, du monde d'Antonioni. Ni mots, ni mimiques, mais une intense présence des corps, des regards. A chaque spectateur, son histoire



'Le silence, scène © Jean-Louis Fernandez collCF

Comment parler d'un spectacle qui a pour titre *Le silence* et où rien n'est dit? Faut-il se taire? Ne rien en dire pour ne pas le trahir? Botter en touche en usant d'une formule comme « le silence est d'or » ou opter pour sa variante ironique « le silence est ! Dors ! » et rire sous cape pour ne pas faire de bruit? Peut-on user à son endroit de formules péremptives comme « il règne dans ce spectacle un silence abyssal qui vous affine le regard »? Ou encore s'en tenir au « tais-toi donc ! » de ma vieille tante berrichonne rétive au bavardage qu'est, peu ou prou, tout commentaire? Faut-il manger son chapeau pour éviter d'émettre le moindre son pendant la représentation (mais qui va encore au théâtre avec un chapeau?). Faut-il, dans un prudent ou hypocrite silence, se ranger derrière le paravent Beckett, champion hors catégories du non-dit et portant beau le noeud pap' de l'impossible dire? Faut-il, en désespoir de cause, faire l'érudit de service en se souvenant que le musicien Steve Reich (honoré ces jours-ci par une série de concerts à Radio-France) a écrit *Structures from silence* et John Cage, auteur du fameux *4'33"*, un livre nullement bavard qui a pour bonnement pour titre *Si lence*? Ou même, cela ne mange pas de pain, se ranger derrière le bon en tout qu'est Jean de La Fontaine et son incroyable « *il est bon de parler et meilleur de se taire* »? Car, à la fin des fins, pourquoi s'échiner à dire ce qui ne peut l'être?

N'en dites rien à personne, je vais -c'est le métier qui veut ça- vous en dire tout de même un..., rassurez vous, presque rien, deux ou trois choses, entre nous soit dit, mais chut... le spectacle va commencer.

On entre donc au Théâtre du Vieux Colombier, on traverse le hall, on longe le bar bruisant de bruits de verre, on gagne l'entrée flr la salle après avoir jeté un coup d'oeil furtif sur le coin librairie où sont disposés les nombreux livres de Guillaume Poix qui co-signe le spectacle *Le silence* avec Lorraine de Sagazan, « *d'après l'oeuvre d'Antonioni* » est-il précisé, bien que le cinéaste italien n'ait signé aucun film ayant pour titre *Le silence* contrairement au suédois Ingmar Bergman, il est vrai que les Italiens sont réputés plus bavards que les Suédois. On s'assoit donc, on ouvre le programme gracieusement offert par la personne qui vous a indiqué où était votre place.

A la page 9, Poix & Sagazan co-signent un texte intitulé « *protocole du spectacle* » où il est dit que le spectacle auquel nous allons assister s'inspire des films et des écrits d'Antonioni, que c'est là une « *tentative d'appréhender la radicalité de son*

héritage », que « *le jeu des interprètes s'est nourri d'une écriture de monologues intérieurs, de fragments poétiques et de souvenirs* ». En lisant ces mots, J'ai eu une pensée pour Krystian Lupa chez qui la notion de monologue intérieur est fondamentale. Le texte s'achève par ces mots prévenants : « *dans l'économie de paroles, un autre rapport à la vérité se dévoile. Il s'agit d'opérer une conversion. Le sens peut alors advenir non pas grâce à l'interprétation des mots, mais grâce à celle des gestes, des sensations, des infimes détails d'une incarnation* ». Le silence fait donc sens.

Page 10, commence un long texte de Guillaume Poix mais je n'ai pu en lire que le titre *Écrire comme on se tait*, car des acteurs avaient commencé à arpenter le décor disposé bi-frontalement entre deux blocs de spectateurs, le spectacle était là, frémissant. A dire vrai, un jeune homme était déjà là, sur le côté, mi-spectateur, mi-acteur m'a-t-il d'abord semblé, mais à la fin, il (Baptiste Chabanty) viendra saluer avec ses camarades (Marina Hands, Noam Morgensztein, Julie Sicard et Stéphane Varupenne).

Ils entrent donc, un à un, ils circulent dans le décor composite: canapé, table haute avec chaises, table basse avec bouteille d'alcool, vague coin cuisine, post il jaune collé sur un panneau, affaires d'enfant, miroir, tapis, vases, bibelots, livres (l'un est titré *La fabrique des rêves*). Certains sortiront, reviendront. Il y aura des échanges furtifs de regards, une tension palpable, des gestes inattendus (un bouquet de fleurs soudain dispersé), un sauvage assaut sexuel. Des indices indécis (la mort d'un enfant ?)... Ah, j'oubliais, au-dessus de nous, se tenait un écran qui montrait bien des choses, mais, très vite, je l'ai oublié, il fallait trop relever la tête et puis le silence des actrices et des acteurs en se poursuivant sous mes yeux, devenait de plus en plus dense.

Le jeune homme restera en lisière, dedans, dehors, comme nous, en somme. Hormis la traditionnelle toux intempestive d'un spectateur du septième rang, le public reste, lui aussi, silencieux. Il l'est habituellement, mais cette fois, les actrices et les acteurs le sont aussi. Cependant, ces derniers marchent, bougent, celui-là près de la table ôte son pull, celle-là, renversée sur le canapé, relève sa jupe pour mieux empoigner son furtif partenaire (mari ? amant ?). Ça et là une musique (Lucas Lelièvre) souligne paradoxalement le silence. Et puis il y a le chien (Miki, nous dit le programme) qui va, vient, sa maîtresse (Marina Hands) le prend entre ses bras, le repose lui glisse des granulés dans une assiette, lui lance une balle tennis... Bien élevé, bien dressé ou fin limier, il n'aboiera jamais.

Dans le métro, au retour, je poursuis la lecture du programme de salle. Page 12, un texte de Sagazan titré « *Faire silence* ». Je n'en lis que les intertitres en caractères gras, ce sont des citations : « *Qu'est-ce qui se passe après que tout a été dit* » (Antonioni), « *Respecter les règles de narration c'est se soumettre à l'ordre politique* » (Godard), « *Nous ne parlons qu'aux heures où nous ne vivons pas, la vie véritable, et la seule qui laisse quelques traces, n'est faite que de silence* » (Maeterlinck), « *Les sentiments inexprimés sont inoubliables* » (Tarkovski). Comment mieux dire ? Brisons-là. Place au silence...

Comédie-Française, Théâtre du Vieux-Colombier, mar 19h sf les 20 et 27 fév à 20h 30, du mer au sam 20h30, dim 15h. Jusqu'au 10 mars.

SPECTACLE CRITIQUE THÉÂTRE

“Le Silence” : expérience magnifique de théâtre limite

 Hélène Kuttner
6 février 2024

Au fil d'une expérience théâtrale saisissante, Guillaume Poix, auteur, et Lorraine de Sagazan, metteuse en scène, se sont inspiré du cinéma organique et silencieux d'Antonioni pour recréer sur le plateau du Théâtre du Vieux Colombier un événement mystérieusement tragique qui plonge les personnages dans le silence. Un spectacle d'une originalité et d'une puissance vibrantes, donnant au silence le poids d'une parole anéantie, aux corps le langage sensuel des émotions. Le pari est largement gagné.

Perte des repères traditionnels



©Jean-Louis-Fernandez_Coll.CF

Coll.CF_24.jpg

Le cinéaste italien Michelangelo Antonioni (1912-2007), dont les films ont été couronnés de prestigieux prix à Cannes, Berlin et Venise, se distingue par un traitement dramatique des émotions qui dépasse radicalement la norme d'une narration ordinaire. *L'Avventura* (1960), *La Notte* (1961) ou *Blow Up* (1966) bouleversent les codes de la représentation cinématographique : les intrigues ne sont pas linéaires ni résolues, les plans sont souvent fixes, les acteurs silencieux, les personnages difficiles à saisir, la sensation de durée est maximale, ce qui rend la compréhension de l'histoire souvent ardue pour le spectateur. La comédienne et autrice Lorraine de Sagazan souhaitait travailler sur la trace sensible de l'existence, hors de la communication par le langage. Faire un spectacle de théâtre sans le langage, c'est provoquer, faire exploser de manière insolente l'outil primordial du dialogue, la parole, quitte à la supprimer radicalement. À Guillaume Poix, auteur, de concevoir des monologues intérieurs, des silences habités et des rêves éveillés, chez des personnages traumatisés par un fait divers. Sur le plateau, un couple, dénommé par les prénoms des interprètes, Marina (Hands) et Noam (Morgensztern), rejoint ensuite par Julie (Sicard), la sœur de Noam, et Stéphane (Varupenne), l'ami, se tient devant nous. Fixe comme un guetteur, Baptiste Chabauty observe la scène en nous observant, témoin comme un chœur antique.



©Jean-Louis-Fernandez_Coll.CF

L'intelligence des concepteurs du spectacle est d'avoir placé la scène au cœur d'un dispositif bi-frontal, qui permet aux spectateurs, de chaque côté du plateau, d'être les témoins de chacun des mouvements des acteurs en trois dimensions, pénétrant leur intimité de manière quasi impudique. On est d'emblée totalement débousolé par le fait de voir évoluer les personnages, mutiques, sans véritable cohérence narrative connue. L'appartement est jonché d'objets disparates, jouets d'enfants, photographies, cartons de livres, disques. La simplicité du design ne semble pas particulièrement recherchée, le couple est encore jeune. Marina déboule, la mine chiffonnée et le regard sombre, un pantalon de jogging passé sans réfléchir. Marina Hands l'incarne avec une puissance inédite, grand corps animal ligoté par l'anesthésie de la parole, habité de tressaillements et de peurs récurrentes. Qui est-elle, cette femme belle et détruite qui s'enfile de manière provocante des verres de scotch ? Elle semble absente à elle-même, démente solitaire et fracassée de douleurs, sauf avec son chien Miki. Son homme, Noam, débarque avec un sac rempli de provisions, le visage crispé et le front comme terni de souffrances. Il lui jette un regard, l'épie, puis cherche une action pratique pour conjurer le drame. Trop tôt pour s'approcher du corps désaxé de Marina, qui se bat avec elle-même.

Un silence lourd de sens



©Jean-Louis-Fernandez_Coll.CF

« Ou'est-ce qui se passe quand tout a été dit ? » interroge le cinéaste Antonioni. Très peu de paroles, quelques unes, seront prononcées durant les quarante minutes d'une représentation très dense. Des photographies et des vidéos en noir et blanc, d'une grande beauté, créées par Jérémie Bemaert, défilent sur un écran suspendu. Un poste de secours sur une plage normande, des ruissellements d'eau, une carafe renversée, une bouée ... la musique de Lucas Lelièvre suspend, heurte le fil de notre imaginaire qui cherche, travaille à trouver des indices, des pistes, des raisons de comprendre. Devant nous se déroule un rituel où l'amour se conjugue avec la mort, les genêts jaunes des falaises normandes avec les sacs de vêtements d'enfant mouillés par les vagues. Stéphane, l'ami amant qui réconforte Marina, maintenant vêtue dans une somptueuse robe en dentelle noire, apporte cette touche de vitalité et de réel, tout comme Julie qui offre à Noam un soutien fraternel. Pas d'effets scéniques, pas d'esbroufe, mais juste la radicalité d'émotions, de pulsations charnelles, de non-dits éloquents que le spectateur, transi et perdu, doit déchiffrer à sa manière. On finit par comprendre, mais l'expérience d'un tel spectacle, il faut le dire, dominé par la prestation exceptionnelle de Marina Hands, laisse les spectateurs sans voix, hébétés, surpris, dans leur fauteuil, quelques minutes après la fin de la pièce. Un vrai geste artistique.

Du 31 janvier au 10 mars 2024 au Vieux-Colombier/Comédie-Française.

LE SILENCE DE GUILLAUME POIX ET DE LORRAINE DE SAGAZAN PAR CELLE-CI.

Recherches et errances d'un spectacle sans paroles pour "dire mieux".

Publié par Véronique Hotte | 8 février | Critiques | Théâtre | 0 | [W](#) [W](#)



Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan ont trouvé, s'agissant de l'oeuvre d'Antonioni, un synopsis jamais tourné, *Le silence*, dans lequel le réalisateur détaille l'idée d'un film qui raconterait l'histoire de « deux époux qui n'ont plus rien à se dire », le silence entre ces deux êtres fait la matière de la fiction, d'où le texte théâtral hybride qui en est résulté, composé de paroles silencieuses, monologues intérieurs, notations didascaliques, mêlant le document et le poème, le récit...

Le silence en général est pensé comme l'absence de bruits et de sons, mais cette absence se laisse souvent définir par son contraire - bruits naturels, sons des voix, langage, artifices sonores de la musique. Et l'absence de sons - ou le silence - est considérée comme supérieure en vertu, même si ces mêmes bruits, sons, voix représentent aussi la vie qui va et son cours inépuisable.

Les pouvoirs du silence fraient avec les arts du son et de la parole, non avec les arts du silence - dessin, peinture, cinéma muet, photographie. Le silence joue de la musique, du théâtre, de la radio ; à côté du son, de la voix, des bruits, il construit. D'une unicité de façade, il s'oppose à la pluralité des sons, bruits, voix, et joue son rôle : structure et ornement de la musique baroque, ou mise en lumière de l'attente, de l'angoisse, de l'apaisement, de l'émotivité dans la musique romantique.

Le silence ne peut se comparer à la parole articulée faite de signes pour communiquer, mais se taire ne suffit pas pour instaurer le silence qui est plutôt une discipline morale. Le silence intérieur investit la fresque des représentations, des images et des voix intimes en soi - le décor d'un monologue intérieur infini, dévolu aussi à la contemplation et au « ravissement » de l'âme.

Par rapport à la parole bavarde, le silence humain est une stratégie de communication, une prudence, une discrétion, une façon de protéger les sentiments éprouvés que la parole dilapide.

En ramenant le silence à une précaution orale ou gestuelle, destinée à ne pas éveiller l'attention, à se protéger d'un danger, on accorde de manière illogique le caractère de silence à la parole douce, au murmure. Or, le silence peut être cris, fracas, hurlements et violences extraverties contenues.

Le jeu des interprètes du *Silence* - les acteurs investis et pleinement engagés dans ce processus exceptionnel : Julie Sicard, Stéphane Varupenne, Marina Hands, Noam Morgenztern, Baptiste Chabauty, prend appui sur un patchwork de monologues intérieurs, de fragments poétiques ou de souvenirs. Le dispositif bi-frontal place le public au plus près de visages, des corps, d'une multitude de détails, d'objets et d'accessoires. Des images en noir et blanc tournées simultanément, évoquent l'intériorité des personnages dans une perception pluridimensionnelle.

« Opérer une conversion, tel est le projet audacieux et inédit de Guillaume Poix et de Lorraine de Sagazan, le dévoilement d'un rapport autre à la vérité, le sens s'insinuant dans les gestes, sensations, infimes détails de l'incarnation. » S'inspirant de films et d'écrits d'Antonioni, la pièce contient ses leitmotiv - la disparition, la dérégulation des sentiments et l'instabilité de la perception.

Tout tourne autour de la mort d'un enfant noyé au bord de la mer, une perte dont les protagonistes - parents et amis - ne peuvent se remettre, tant la douleur profonde est à la fois indicible et expressive à travers les mouvements, les postures, les allées et venues et les gestes fébriles.

Manifeste sur l'expressivité du silence, *Le Silence* se veut une expérience sensible - proximité et intimité -, une représentation qui se rapprocherait davantage d'une performance, comme si les personnages d'un film étaient subrepticement descendus sur la scène d'un théâtre, et que le public les voyait vivants auprès de lui, pouvant presque les toucher. Baptiste Chabauty scrute les spectateurs, station debout tout au long du spectacle, surveillant, invoquant, sollicitant l'attention.

Or, le temps de l'image et du cinéma n'est pas celui du théâtre, qui accorde toute la résonance souhaitée au rayonnement de l'acteur à travers le verbe sonore - art vif de dire et de ressentir.

Le *Silence* de Guillaume Poix et de Lorraine de Sagazan, d'après l'oeuvre d'Antonioni, scénographie Anouk Maugein, costumes Suzanne Devaux, lumières Claire Gondrexon, vidéo Jérémie Bernaert, musique originale et son Lucas Lelièvre, collaboration artistique Romain Cottard. Avec Julie Sicard, Stéphane Varupenne, Marina Hands, Noam Morgenztern, Baptiste Chabauty, et le chien Miki, avec la voix de Nicole Garcia. Du 31 janvier au 10 mars 2024 au Théâtre du Vieux-Colombier 21, rue du Vieux-Colombier 75006. Tél: : 01 44 58 15 15, comedie-francaise.fr

Crédit photo : Jean-Louis Fernandez

« Le Silence » et son écho au Vieux-Colombier



Le Silence Mise en scène Lorraine de Sagazan (© Jean-Louis Fernandez)

« *Dans l'économie de paroles, un autre rapport à la vérité se dévoile* » écrivent **Lorraine de Sagazan** et **Guillaume Poix**, les auteurs de ce spectacle radical et habité. Un drame sans dialogue, inspiré du cinéma d' **Antonioni** et dans lequel le spectateur, plus libre que jamais, compose la narration.

Car le spectateur est dans la position d'un enquêteur dont le parcours est jalonné par des moments-clés, où c'est à lui d'agencer à sa guise et selon son propre ressenti, les pièces d'un puzzle dont le dessin se précise peu à peu tout au long de la représentation.

Il ne s'agit pas ici de l'adaptation d'un scénario mais d'une création inspirée de la vision artistique du cinéaste avec ses thèmes de prédilection tels que le manque d'amour, la disparition, la recherche de la vérité, le temps qui passe et de sa dimension plastique qui travaille sur le monologue intérieur.

Le plateau, en bifrontal, sépare le public en deux. Vision panoramique sur un appartement bourgeois, bohème, et en désordre : siège confident, piles de 33-tours, bibliothèque, buffet, table en faux marbre, photos sous cadre, livres (*La Révolution copernicienne*, *La Fabrique des rêves...*), pense-bête collé sur une glace, bouteille de whisky. Dans un coin, des cartons emballés et en surplomb au dessus du mobilier, un écran vidéo. Et puis un chien qui déambule dans ce décor en mouvement et immobile, du dedans et du dehors.

Des sensations à l'introspection

Une scénographie (**Anouk Maugein**) narrative donc aux couleurs chaudes et sous les musiques enflammées de **Lucas**

Lelievre . Un couple de parents (**Marina Hands** et **Noam Morgensztern**) est là, porteur d'une douleur immense.

Sur scène, le couple est rejoint par deux proches, **Julie Sicard** et **Stéphane Varupenne** , ainsi qu'un personnage mystérieux (un ange gardien) **Baptiste Chabauty** , qui reçoit impassiblement tous les affects.

D'entrée un climat s'impose et s'empare des personnages avec une essence singulière et une acuité particulière où l'on découvrira peu à peu la raison de ce chaos intérieur au travers des objets, des sons et des images projetées. Un tempo porté par des résonnances multiples aux prises avec la perte, l'attente, l'absence ou le désir de couples qui se font et se défont.

Dans ce théâtre introspectif et de l'intime au bord du vide, les acteurs sont saisissants. D'un insaisissable mystère, **Marina Hands** capte la scène d'un jeu d'une infinie précision aux maintes variations où elle donne tout. Entre emportement, abattement, pleurs, ressaisissement, jusqu'à cette scène mémorable où elle livre une danse tribale aussi introspective qu'exutoire.

Ses allées et venues, à la manière de formules incantatoires, créent un rythme lancinant et instaure une ambiance lourde où le malaise du couple se fait asphyxiant.

Une détresse envahit l'espace où la mise en scène incarnée de **Lorraine de Sagazan** cristallise au plus près ce huis clos et le temps qui se suspend, se tend et s'anéantit, là où la condition d'être se débat entre l'ici et l'ailleurs, la rage et le renoncement, la force et la brisure. Bravo !

Dates : du 31 janvier au 10 février 2024 **Lieu** : [Comédie-Française Vieux-Colombier](#) (Paris)

Mise en scène : **Lorraine de Sagazan**

Le Silence de Lorraine de Sagazan, l'art du théâtre au-delà des mots



© Jean-Louis Fernandez, Coll.

Comédie-Française

Une fois de plus dirigés au cordeau, les comédiens du Français se font muets pour exprimer les non-dits et rendre un hommage vibrant au cinéma d'Antonioni.

12 février 2024

Au Vieux-Colombier, grâce au dispositif bi-frontal de la scénographe **Anouk Maugein**, on entre de plain-pied dans l'univers concocté par [Lorraine de Sagazan](#). Se faisant face, les spectateurs se regardent en chiens de faïence et observent en témoins privilégiés un couple dans son quotidien. L'atmosphère est pesante. Elle, fiévreuse **Marina Hands**, le visage sombre, tel un oiseau en cage, ne sait quoi faire de sa grande carcasse. Lui, intense **Noam Morgensztern**, enfermé dans ses pensées, rentre des courses. Entre eux, pas un mot, juste des regards échangés lourds de sens. La tragédie exsude par tous les pores de leur peau. Plus rien ne sera comme avant, leur monde s'est écroulé, ne reste qu'un lourd et long silence, ainsi que quelques spectres errants, maladroitement bienveillants.

Antonioni en filigrane



© Jean-Louis Fernandez, Coll. Comédie-Française

Les drames, ce spectacle inspiré par l'oeuvre de **Michelangelo Antonioni** en est totalement imprégné. Pourtant, ils ne seront jamais nommés, juste évoqués par un geste, une expression. À chacun de se faire son idée : la mort d'un enfant, une séparation douloureuse, un cancer... Pour la metteuse en scène et son complice dramaturge **Guillaume Poix**, qui ont visionné nombre de ces longs-métrages, il n'était pas question de reproduire à la lettre telle ou telle séquence, convoquer au plateau les fantômes de **Jeanne Moreau**, **Marcello Mastroianni** ou de **Monica Vitti**, mais plutôt d'en extraire une ambiance, un climat, de porter au plateau les tourments qui traversent les personnages.

Le choix tranché de raréfier la parole, de ne s'attacher qu'à des expressions, permet à **Lorraine de Sagazan** d'explorer en profondeur la pensée du réalisateur et de revenir à l'essence même du théâtre. En se débarrassant des mots, elle invite le public à communier avec les acteurs, à être attentif à leur attitude, à la moindre émotion qui se dégage de ces corps en tension, de ces corps gauches. Ainsi, dans ce décor, bourgeois bohème moquette épaisse mordorée, table et chaises en marbre, objets design, etc., on devine les liens qui unissent les protagonistes. Entourant le couple formé par **Marina Hands** et **Noam Morgensztern**, il y a la soeur du mari (épatante **Julie Sicard**), l'ami écrivain (impeccable **Stéphane Varupenne**) et la présence fantomatique d'un jeune homme (troublant **Baptiste Chabauty**), témoin voyeur des drames, ange consolateur ou spectre d'un être trop disparu.

Du théâtre à l'état pur



© Jean-Louis Fernandez, Coll. Comédie-Française

Tenir en haleine près d'une heure vingt, des spectateurs habitués à entendre des textes, à se laisser porter par une écriture, en réduisant la parole à peu de chagrin à peine une dizaine de mots échangés, tient de la gageure. Avec maestria et une grande intelligence, **Lorraine de Sagazan** et **Guillaume Poix** tiennent leur pari haut la main. S'appuyant sur une troupe virtuose, ils donnent à entendre les non-dits, à faire langage des silences. Tristesses inconsolables, folies passagères, angoisse de l'absence, rancunes vivaces, tout transparaît sans qu'on entende quasiment le son de leur voix.

Un écran géant surplombant la scène projette des images en noir en blanc, énigmatiques autant qu'implicites. Le chemin pour comprendre ce qui se joue au plateau, c'est à chaque spectateur de le faire. Tous se prennent au jeu, sortent de leur passivité pour devenir les propres narrateurs du récit qui s'esquisse devant leurs yeux. Certains, hypnotisés, laissent leur imaginaire s'envoler. D'autres, plus terre-à-terre, tels des enquêteurs, suivent pas à pas les indices distillés. Face à l'indicible, les mots s'effacent pour laisser la place à l'humain. **Lorraine de Sagazan** l'a trop bien compris. Avec *Le Silence*, elle signe une oeuvre rare, puissante, une performance théâtrale prodigieuse. Absolument sidérant !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Le Silence de Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan

d'après l'oeuvre d'Antonioni

Théâtre du Vieux-Colombier

La Comédie-Française

21 rue du Vieux Colombier, 75006 Paris

Jusqu'au 10 mars 2024

Durée 1h20

Mise en scène de Lorraine de Sagazan assistée de Mathilde Waeber de l'académie de la Comédie-Française

Avec Julie Sicard, Stéphane Varupenne, Marina Hands, Noam Morgensztern, Baptiste Chabauty, le chien Miki et la voix de Nicole Garcia

Scénographie d'Anouk Maugein

Costumes de Suzanne Devaux

Lumières de Claire Gondrexon

Vidéo de Jérémie Bernaert

Musique originale et son de Lucas Lelièvre

Collaboration artistique Romain Cottard

POLITIS / 21 février 2024

« Le Silence », l'adieu au dialogue

Lorraine de Sagazan et son dramaturge Guillaume Poix s'inspirent de l'œuvre d'Antonioni pour proposer au Théâtre du Vieux-Colombier une passionnante expérience théâtrale. En renonçant à la parole, ils interrogent profondément leur art, sa capacité à faire sens.

Anaïs Heluin • 21 février 2024



Dans un paysage théâtral où règnent les pièces dont la forme concourt avec le fond pour délivrer un message, l'expérience est, ici, est revigorante.

© Jean-Louis Fernandez

Le Silence / jusqu'au 10 mars / [Théâtre du Vieux-Colombier](#), Paris 6^e

Entre le couple que Lorraine de Sagazan mettait en scène dans son premier spectacle, *Les Démons*, en 2015 au Théâtre de Belleville à Paris et celui qu'elle fait incarner aujourd'hui dans *Le Silence* au Théâtre du Vieux-Colombier à des membres de la troupe de la Comédie-Française, on découvre bien des points communs. Dans les deux cas, le temps, l'habitude a **éloigné** l'un de l'autre ceux qui un jour sans doute ont été unis par l'amour.

Et à dix ans d'écart, c'est au milieu d'un **dispositif bifrontal** que ces derniers vivent leurs déchirements, sous les yeux d'un spectateur qui en est le témoin privilégié sinon le voyeur. Entre les deux spectacles pourtant, une transformation profonde a eu lieu. Dans *Les Démons*, les comédiens avaient beau s'emparer très librement des cruautés échangées par les protagonistes de la pièce de Lars Norén, ils le faisaient avec les outils théâtraux habituels, à commencer par le langage. Lequel disparaît dans *Le Silence*, où les mots sont l'exception parmi une suite de gestes dont l'apparente banalité dit bien des choses.

Par ce refus du texte sur lequel se repose encore très largement le théâtre français, en particulier à la Comédie-Française, Lorraine de Sagazan approfondit la réflexion sur son art qui traverse ses créations précédentes. Soit *La Vie invisible* (2020), où la présence d'un non-voyant questionne la place de l'image ; et *Un sacre* (2021), sorte de rituel païen nourri par de nombreux témoignages sur le rapport aux morts, qui interroge la nature et **les possibles** du rassemblement théâtral.

Radicalité

Dans *Le Silence*, la metteuse en scène et le dramaturge Guillaume Poix, qui l'accompagne depuis plusieurs créations, changent de substrat. Ils ne partent plus d'un texte existant comme ils l'ont fait d'abord, ni d'entretiens comme dans les deux pièces évoquées plus tôt, mais de l'ensemble d'une œuvre et d'une pensée : celle de Michelangelo Antonioni (1912-2007). S'ils décident de confier aux comédiens de la troupe une partition sans mots ou presque, c'est en effet pour s'approcher du réalisateur italien et de la radicalité avec laquelle il s'éloignait de **l'esthétique dominante** de son époque, le néoréalisme.

Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix réactivent au théâtre la perturbation que fut Antonioni au cinéma.

La suite d'actions qui composent la pièce, visiblement faites pour masquer un vide, évoque plusieurs scènes de la « trilogie de la maladie des sentiments » d'Antonioni. En regardant Marina Hands et Noam Morgensztern se livrer chacun de son côté à quelques gestes trop tendus pour paraître aussi anodins qu'ils semblent prétendre l'être, on pense par exemple au début de *L'Éclipse* (1962). Comme Vittoria (Monica Vitti) et Ricardo (Francisco Rabal) dans le film, les deux acteurs développent au plateau une relation avec les objets de la maison qui renseigne sur leur état intérieur.

Dans *L'Éclipse* et plus généralement dans le cinéma d'Antonioni, les mots déjà sont rares entre la femme et l'homme. En leur ôtant totalement la parole, pour ne la laisser qu'aux autres personnages incarnés par Julie Sicard et Stéphane Varupenne – Baptiste Chabauty n'est lui que regard, porté tantôt sur les acteurs

tantôt sur les spectateurs –, et encore très peu, Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix réactivent au théâtre la perturbation que fut Antonioni au cinéma.

Lacunes volontaires

De même que la disparition d'Anna au début de *L'Avventura* (1960), le drame qui se dessine peu à peu derrière les gestes du *Silence* – la mort d'une petite fille – n'en est pas le sujet. C'est au mieux une **fausse piste**, un semblant d'intrigue qui est surtout là pour montrer combien la pièce joue avec tous les codes théâtraux classiques, comme le personnage dont l'existence est ici très mince, très instable.

Jusqu'à la fin, les relations entre les uns et les autres demeurent en grande partie mystérieuses, ou plutôt livrées à l'interprétation du spectateur à qui il est proposé de remplir les lacunes volontaires du *Silence*. Grâce à cette place accordée au regard du public, la proposition qui aurait pu n'être que formelle se fait expérience. Dans un paysage théâtral où règnent les pièces dont la forme concourt avec le fond pour délivrer un message, elle est **revigorante**.

Audiovisuel

RADIO



LA QUOTIDIENNE CULTURE émission présentée par Thierry Fiorile

jeudi 8 février

Présentation du spectacle et interview de Lorraine de Sagazan



SCÈNE OUVERTE émission présentée par Claire Saumande

Lundi 12 février

Coulisses du *Silence* et échanges avec Guillaume Poix et Julie Sicard



GRAND CANAL émission présentée par Eva Bester

Mardi 13 février

Avec Lorraine de Sagazan



LES MIDIS DE CULTURE émission présentée par Géraldine Mosna-Savoye et Nicolas Herbeaux

Vendredi 16 février

invités : Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix



FIP par Charlotte Bibring

Lundi 5 février

annonce du spectacle



TOUS EN SCÈNE émission présentée par Aurélie Charon

Samedi 2 mars

invités : Marina Hands

"Le Silence" : Lorraine de Sagazan dynamite la Comédie-Française... sans un mot

C'est une petite révolution pour l'honorable Comédie-Française. La metteuse en scène Lorraine de Sagazan propose un spectacle hors-norme inspiré de l'œuvre du cinéaste italien Michelangelo Antonioni. "Le Silence" est une pièce sans texte, sans dialogue, où seuls les corps expriment et racontent.



Thierry Fiorile
Radio France

Publié le 08/02/2024 10:50

Temps de lecture : 2 min



Marina Hands et Noam Morgensztern dans "Le silence" de Lorraine de Sagazan (JEAN-LOUIS FERNANDEZ)

On la connaissait frondeuse, capable en moins de dix ans de carrière de retourner des classiques d'Ibsen et Tchekhov, ou d'écrire avec son complice, l'écrivain Guillaume Poix, une pièce bouleversante sur la mort en plein Covid. À seulement 37 ans, Lorraine de Sagazan éclate les conventions du théâtre, pour en sublimer l'essence : la chair de l'acteur sur scène.

De l'œuvre d'Antonioni, elle retient cet art du silence, si novateur dans les années 50-60. Au Théâtre du Vieux-Colombier, à Paris, un intérieur stylé, aux couleurs chaudes, de part et d'autre, le public. Il y a là un couple, Marina Hands et Noam Morgensztern. La douleur se lit sur leurs visages, les mots ne viennent pas. "On a été obligés d'aller chercher dans ce qui empêchait la parole, et finalement est arrivée l'idée de l'innommable, donc par définition ce qui ne peut pas se dire", raconte Lorraine de Sagazan.



Lorraine de Sagazan en répétition à la Comédie française (JEAN-LOUIS FERNANDEZ)

Le couple est rejoint sur scène par deux proches, Julie Sicard et Stéphane Varupenne, et un personnage mystérieux qui reçoit, impassible, tous ces affects, Baptiste Chabauty. La raison de cette souffrance, le public va la découvrir. Des objets, des sons et des images projetées l'aident à comprendre. Mais l'essentiel est ailleurs : comment dire des émotions par le silence ? Pour nourrir les regards, les gestes, ce quintet virtuose a travaillé des textes de Guillaume Poix, sans les dire sur scène : *"Ils sont gorgés de monologues intérieurs, explique Lorraine de Sagazan. Ce sont des souvenirs, des phobies, un rapport aux objets, aux regards, des situations de famille. On a essayé de sédimer la fiction d'expériences."*

**"On a travaillé sur l'intériorité des personnages.
Comment l'absence de mots, les silences, ne sont
pas un vide mais un plein."**

Lorraine de Sagazan

à franceinfo

Quand Marina Hands explose dans un long cri primal, le public sidéré atteint le point culminant de cette expérience hors-norme. Et c'est tout le talent de Lorraine de Sagazan. Sans la médiation du texte, elle nous déroute, nous foudroie, mais ne nous lâche jamais : *"On est un peu du côté de la performance, de l'installation, du film. Il y a quelque chose d'indéfinissable que j'aime bien. Je ne cesse de me poser la question, qu'est-ce qui fait théâtre ? La phrase de Laurent Terzieff : 'Le théâtre, c'est ça et ça.' J'ai toujours travaillé sur la place du public, donc là, c'est une autre écologie d'écoute. La salle et la scène sont au même niveau d'absence de parole, d'écoute et de proximité."*

Le silence total, ou presque, sur une scène de théâtre, était déjà advenu. On pense bien sûr à Claude Régy, mais c'était à la fin de sa vie, dans une pénombre qui invitait à la méditation sur toutes les finitudes, à commencer par la sienne. Le Silence de Lorraine de Sagazan fait un bruit de dingue dans les crânes des spectateurs, une secousse tellurique qui fait déborder les larmes et procure cette plénitude du spectateur comblé d'avoir assisté à un chef-d'œuvre.

**"Le Silence" à la Comédie-Française,
spectacle vu et apprécié par Thierry Fiorile**



▶ écouter



 Récréation sonore

 12:00 → 12:59



 Rechercher

 Nous rejoindre

 Menu



Accueil > Émissions > Scène Ouverte > Scène Ouverte // De bruit et de fureur // 12.02.20...



Scène Ouverte // De bruit et de fureur // 12.02.2024

PARTAGER



Type Magazine

Culture

 Lundi 12 Février 2024

 Lire

 Télécharger

Ce soir, Scène Ouverte vous propose une émission tout public !

Tout d'abord, Jennifer reçoit Margaux Gorce et Rémi Goutalier qui sont à l'affiche du spectacle jeune public *Les Malheurs de Sophie* au Théâtre de Passy.



Ensuite, Claire s'est glissée dans les loges du Théâtre du Vieux-Colombier juste avant une représentation de la pièce **Le Silence**. Elle a pu échanger avec Guillaume Poix, auteur du **Silence** et Julie Sicard, l'une des interprètes de la pièce.



Le temps d'une pause musicale, et Eléonore et Jennifer vous partagent leurs recommandations dans "Rendez-vous au théâtre". A très bientôt sur notre radio !

· Programmation musicale : "Fais pas ci, fais pas ça" de Jacques Dutronc et "Come in Number 51, Your Time Is Up" de Pink Floyd

· Présentation : Thibaut Marion

· Interviews et chroniques : Jennifer Gaudu, Claire Saumande et Eléonore Duizabo

· Réalisation : Pablo Chevrel

Illustrations : ©Laurencine Lot pour **Les Malheurs de Sophie** et ©Jean-Louis Fernandez pour **Le Silence**

Lorraine de Sagazan : "Le silence est la possibilité d'un changement radical"

Mardi 13 février 2024

▶ ÉCOUTER (49 MIN)



Lorraine de Sagazan - Jean-Louis Fernandez

Offrez-vous un quart d'heure d'évasion : lisez !



#12marsjelis

Quart d'heure
de lecture national.

CNLE



Provenant du podcast
Grand Canal



Avec sa mise en scène de la pièce "Le Silence", Lorraine de Sagazan dévoile une intimité troublante animée par des personnages sans parole. Des gestes et des regards suffisent à l'intrigue où chaque détail devient éloquent. La pièce est jouée en ce moment et jusqu'au 10 mars à la Comédie-Française.

Avec

- **Lorraine de Sagazan** Autrice et metteuse en scène

Après des études de philosophie et d'art dramatique, Lorraine de Sagazan se forme à la mise en scène et assiste Thomas Ostermeier puis Romeo Castellucci. Membre de l'ensemble artistique de la Comédie de Valence du Centre dramatique National Drôme-Ardèche, elle est l'auteur et metteuse en scène de sa propre compagnie théâtrale, La Brèche, fondée en 2015.

À partir de là, elle adapte plusieurs œuvres du répertoire dramatique comme des *Démons* de Lars Norén, *Une maison de poupée* d'Ibsen, *Oncle Vania* et *Platonov* de Tchekhov. Sous les titres respectifs *Vania* et *L'absence de père* et entame une collaboration avec Guillaume Poix. Ensemble, ils créent *La vie invisible*, *Un sacre* et *Le silence*, inspiré d'Antonioni et joué en ce moment à la Comédie-Française, côté Théâtre du Vieux-Colombier, à Paris.

Sur scène, les acteurs Marina Hands, Noam Morgensztern, Stéphane Varupenne, Julie Sicard, Baptiste Chabauty et un chien. Les personnages qu'ils incarnent portent leurs prénoms. Marina et Noam forment un couple enseveli dans le silence suite à un drame. On partage leur intimité par plusieurs dispositifs. Tout d'abord, en entrant dans la salle, on pénètre dans leur salon où des personnages sont déjà présents, prostrés dans l'affliction. Ensuite, le tour de force de la pièce est dans son nom, le spectacle est silencieux. On entendra des bruits de vie alentour, mais un seul personnage parlera vraiment, et ce sera très bref. La mise en scène plonge le spectateur dans une intimité troublante et une expérience puissante.



À écouter : [Marina Hands fait le printemps](#)

Boomerang

🔖 ÉCOUTER PLUS TARD



33 min

Comment la metteuse en scène en est-elle arrivée à cette mise en scène ?

"J'ai la sensation de travailler depuis quelques années sur la perception. Dans *Le silence en travaillant avec des personnes non voyantes*, j'étais intéressée par comment perçoit-on une œuvre via un tiers. Quand on est non-voyant, on a de l'audiodescription. Quelqu'un vous chuchote à l'oreille ce que vous n'arriverez pas à percevoir par la vue. Et d'ailleurs, c'est un art très particulier parce qu'il faut pouvoir suggérer, sans tout expliquer. C'est une manière de voir. Et par ailleurs, je me demandais comment donner une œuvre qui laisse le libre arbitre aux personnes qui assistent ? J'ai vraiment l'impression que l'espace de la représentation est un lieu à investir par le regard, par les spectateurs et les spectatrices."

La suite est à écouter...

Archives :

Un extrait de *La Notte* de Michelangelo Antonioni (1961).

Un extrait de *Persona* d'Ingmar Bergman (1966).

La découverte de l'invitée :

Horizons de Samir Amarouch sur un texte de Laura Vazquez.

Le choix musical de l'invitée :

DEPECHE MODE - *Enjoy the Silence*

Programmation musicale :

MITSKI - *My Love Mine All Mine*

ELOI - *Call Me*

Programmation musicale

20h57



Chapelier Fou

Tea tea tea

Album Ensemble 7e (2022)

Label ICI D'AILLEURS



ÉCOUTER SUR

Arts et Divertissement

Théâtre

Lorraine de Sagazan

L'équipe



Eva Bester
Production



Lola Costantini
Réalisation



Estelle Gapp
Attaché(e) de production



Céline Villegas
programmeur



Juliette Lorphelin
Programmation musicale

Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix : "Le langage au théâtre n'est pas le seul vecteur de vérité"

Vendredi 16 février 2024

▶ REPRENDRE (37 MIN)



Marina Hands dans "Le Silence" de Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix - Jean-Louis Fernandez pour la Comédie-Française

Offrez-vous un quart d'heure d'évasion : lisez !



#12marsjelis

Quart d'heure de lecture national.

CNL



Provenant du podcast
Les Midis de Culture

CONTACTER L'ÉMISSION



Qu'entend-on lorsqu'on écoute le silence ? Que nous dit-il sur l'intériorité que les mots ne pourront jamais saisir ? C'est ce qu'explore l'expérience inédite que propose la pièce "Le Silence" de la metteuse en scène Lorraine de Sagazan et l'écrivain Guillaume Poix, à la Comédie-Française à Paris.

Avec

- Lorraine de Sagazan Autrice et metteuse en scène
- Guillaume Poix Écrivain, dramaturge et metteur en scène



"Le Silence" de Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix - Jean-Louis Fernandez

Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix viennent aujourd'hui nous parler de leur travail en commun, une pièce de théâtre originale intitulée *Le Silence*, qui se joue du 31 janvier au 10 mars 2024 au Théâtre du Vieux-Colombier de la Comédie-Française.

Optez pour la Fibre Orange

Jusqu'à
150€*
remboursés sur vos frais de

Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix viennent aujourd'hui nous parler de leur travail en commun, une pièce de théâtre originale intitulée *Le Silence*, qui se joue du 31 janvier au 10 mars 2024 au Théâtre du Vieux-Colombier de la Comédie-Française.

"Il y a un conditionnement du spectateur au théâtre, qui est une discipline très anthropocentrée et très conservatrice" regrette Lorraine de Sagazan. Le duo essaie donc de remettre en cause cette norme, notamment en privilégiant la disponibilité à l'attentivité : "*la disponibilité appartient au domaine du sensible, tandis que l'attention est de l'ordre du rationnel*", distingue Guillaume Poix.

À écouter : "La vie invisible" de Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan

L'Œil fiction |  ÉCOUTER PLUS TARD



Comment mettre en scène une parole silencieuse ?

"Pourquoi le langage au théâtre serait-il le seul vecteur de vérité ?", interroge Lorraine de Sagazan. Guillaume Poix raconte que ce parti pris n'a pas été toujours facile à assumer dans le processus de création de la pièce : "*la matière du silence ne cessait de nous échapper, d'autant qu'il y a plusieurs types de silence : le silence de la lenteur, celui de l'immobilité...*".

Cette approche a aussi constitué un véritable défi pour les acteurs, puisque la contrainte du silence a révolutionné la manière dont ceux-ci incarnent leur présence, qui est la grande affaire du théâtre.

"Il y a comme une matière qui se construit au fil du spectacle, comme le fruit de la concentration de tous ceux qui sont présents, sur scène ou dans le public", concluent les deux artistes.

À écouter : La réparation à travers la fiction avec Lorraine de Sagazan

Tous en scène |  ÉCOUTER PLUS TARD



58 min

Extraits sonores :

- Teaser de la pièce *Le Silence* de Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix
- Extrait du film *L'Avventura* de Michelangelo Antonioni, 1960
- Extrait de la pièce *La vie invisible*, 27 mars 2021 sur France Culture, texte de Guillaume Poix, conception et mise en scène de Lorraine de Sagazan, collaboration artistique Romain Cottard et réalisation pour la radio de Laure Egoroff, avec Romain Cottard, Chloé Olivères et Thierry Sabatier
- Chanson de fin : *Le silence* de Stella

Arts et Divertissement

Société

Médias

Théâtre

Michelangelo Antonioni

Comédie-Française



DIRECTION ARTISTIQUE

Lorraine de Sagazan

ADMINISTRATION, PRODUCTION, DIFFUSION, RELATIONS PRESSE

AlterMachine

ADMNISTRATION, PRODUCTION, DIFFUSION

Marine Mussillon & Carole Willemot
marine@altermachine.fr I carole@altermachine.fr
+ 33 6 06 29 90 13 86 I + 33 6 79 17 36 65

RELATIONS PRESSE

Camille Hakim Hashemi
Camille@altermachine.fr
+ 336 15 56 33 17